

FACÉTIES

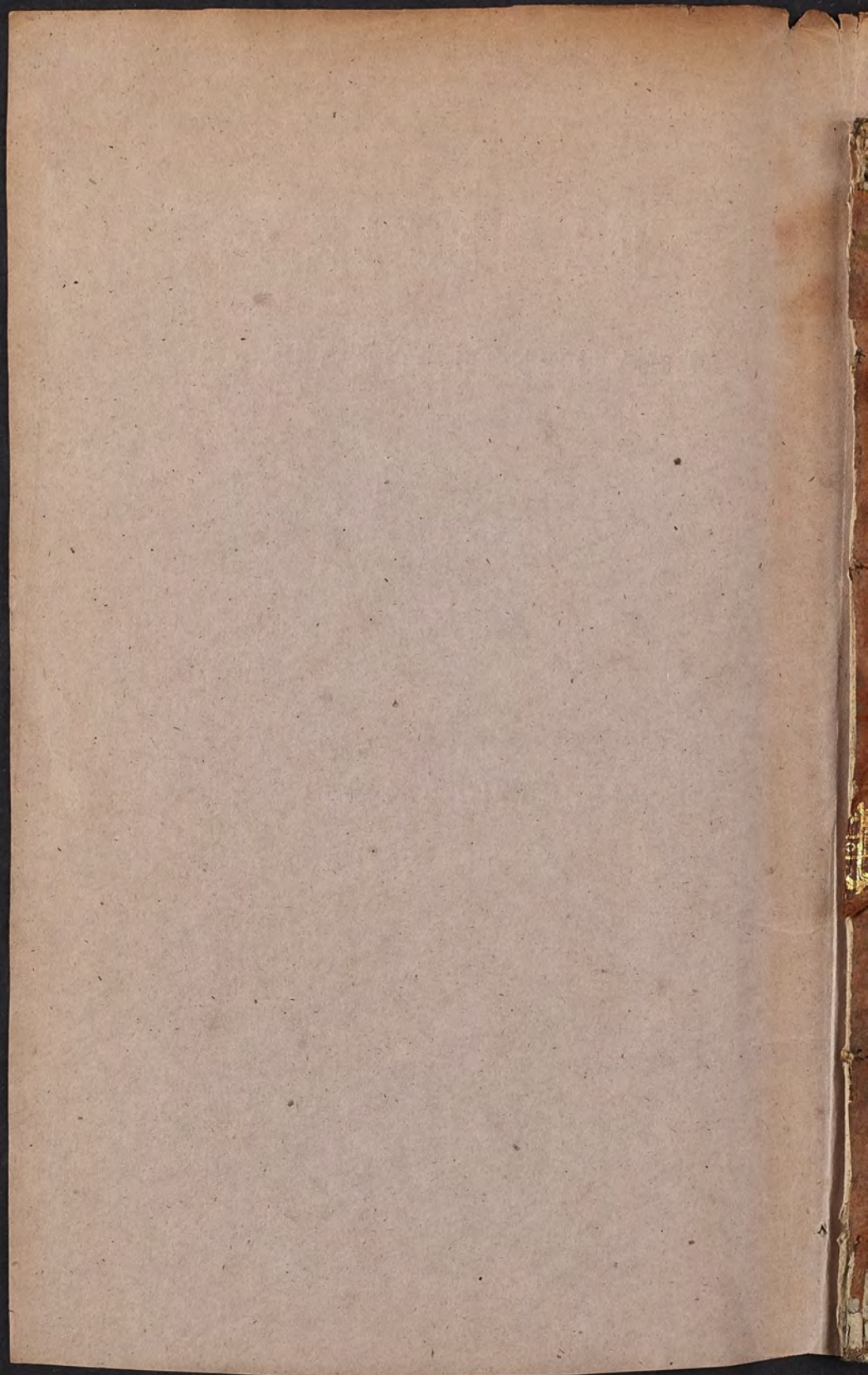
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU







*Je suis le véritable Père Duchêne ci-devant
rue du vieux colombier n°. 30 actuellement
rue Tibautodé n°. 7. tout à côté du Quay de
de la Ferraille., foutez !*

**APOSTROPHE FURIEUSE
DU
PÈRE DUCHÊNE**

*Contre un tas de cuistres, foutus coquins,
qui favorisent l'exportation des écus.
Infidélité de Louis Capet, qui a fait passer
200 millions en écus dans les pays étran-
gers, par le moyen d'une bande de bri-
gans.*

**Sacrés gueux, voleurs publics, abominables
vautours, vampires, antropophages, infâmes**

spéculateurs sur l'argent : le Père Duchêne connoit vos menées. Vous avez acheté notre argent avec des assignats , et des assignats avec notre argent. Conspirateurs exécrables ! c'est dans la forêt de la bourse que vous avez combiné vos moyens destructeurs , pour éluder les effets salutaires de nos loix nouvelles , et les tourner au préjudice du pauvre peuple , en faveur de l'accroissement de vos fortunes. Race infernale ! vous avez fait un pacte avec les banquiers étrangers pour ruiner votre patrie , déjà trop indigente , et notre numéraire a disparu , tantôt exporté par Valenciennes et Strasbourg , hors de nos frontières ; tantôt jetté dans des creusets et converti en lingots ; et pourquoi toutes ces horreurs ? C'est qu'on a la liberté de vendre l'argent , comme si les signes monoyés , qui représentent les valeurs diverses , pouvoient être marchandises ; comme si la faculté accordée au commerce , d'augmenter ses articles de débit , devoit être accompagnée du droit impuni de faire baisser à volonté le taux de l'argent ! Vous vous foutez de nous , sacré mille noms d'un boulet qui vous écrase ; mais le corps législatif vous protège ; c'est

le vautour qu'il aime à rendre heureux , tandis que la colombe , qui est le misérable peuple , traîne dans la misère une douloureuse existence. Ramas de monstres vomis par l'enfer ; jouissez des dépouilles du pauvre monde : vivez au sein de la joie , de l'opulence et de l'oisiveté ; ayez des maisons magnifiques ou l'or du luxe et le goût des voluptés procurent à la molesse toutes les délices qu'elle recherche : vivez au milieu de vos lâches complaisans , bande de jean-foutres ; vous n'en serez pas moins des voleurs. Le sang , les sueurs , les larmes de la multitude , transformés en écus n'en seront pas moins entrés dans vos aziles , comme autrefois les bergers leurs dépouilles , leurs troupeaux étoient engloutis dans l'autre de Cacus. Exécrables mâties , race impure et sacrilège ; vous avez beau vous couvrir de l'uniforme national , porter l'épaulette , accaparer les suffrages , présider vos sections , vous pavaner sous l'écharpe , cabaler pour être électeurs et représentant de la nation ; votre lâche égoïsme rapportera tout à soi , et le peuple , ce peuple lâchement méprisé , audacieusement calomnié , insidieusement gouverné , vous

fournira toujours sa toison d'or : les peines seront pour lui, l'impunité pour vous : il paiera seul les amendes ; et s'il n'a pas de quoi y satisfaire , il jeûnera six mois de plus en prison ; vous voyez que sa liberté a été mise à l'encan. Ah ! foutus gueux ! intrigans effrontés , fesse-mathieu sans pudeur ! la loi , comme le dit J. J. Rousseau , qui n'aura pas les honneurs du Panthéon , parce qu'il étoit pauvre , « protège fortement les immenses possessions du riche , et laisse à peine au misérable , jouir de sa chaumière , qu'il a construite de ses mains. Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et les riches ? tous les emplois de la société ne sont-ils pas remplis par eux seuls ? toutes les grâces , toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées ? l'autorité publique n'est-elle pas toute entière en leur faveur ? etc. ». Qu'on me nie ce fait , fentre , et je me laisse couper le tipe de la virilité. Voilà ce que j'avois à vous dire , mes intrépides bougres ; laissez vous donc manger à présent la laine sur le dos. De telle manière que vous vous y preniez , vous aurez toujours affaire à des hommes ; et les hommes , gens de bien

d'abord , ne tarderont pas à se corrompre ;
et bientôt vous reconnoîtrez , en eux , de
foutus coquins,

Louis Capet s'en foutoit , en partant : il
avoit dans son porte-feuille pour 24 mil-
lions de lettres-de-change : deux cents mil-
lions l'avoient précédé dans l'étranger. Voilà
le roi , le père , l'ami , le protecteur que
l'on vous donne. Parjure et dépositaire in-
fidèle , transfuge audacieux , mauvais ci-
toyen ; voilà le chef auguste à qui vous de-
vez obéir. Qui est-ce qui a procuré toutes
ces retraites aux fugitifs ? ce sont les ban-
quiers , les notaires , les agens-de-change ,
et les courtiers. Cependant les uns sont ,
je le répète , vos départementaires , vos
municipaux , vos représentans même ; les de
autres , vos juges de paix , vos présidens
section , vos électeurs , vos commandans ,
vos capitaines , etc. Les juifs faisoient leur
métier à Tyr , à Sidon , à Carthage , à
Alexandrie , à Rome même , et assurément
nul citoyen ne leur donnoit des places ad-
ministratives ; parce que dans ces cités , on
ne pensoit pas que des publicains dussent
être des hommes justes et vertueux. En ef-
fet , le Père Duchêne vous félicite : vous

honnorez bougrement bien votre confiance en l'accordant à de pareils brigands.

Comme ils ont peur nos pleutres de représentans ! ils délibèrent, les jean-foutres, entre une armée de bons bougres et plusieurs pièces de canon. Les sénateurs romains n'étoient pas poltrons ; les bougres avoient l'ame élevée : tout ce qui sortoit de leurs mains ou de leurs bouches , étoit marqué au coin de la grandeur et de la magnanimité. Notre sénat français ! oh ! qu'il est mesquin , étroit et vil ! depuis que Mirabeau a foutu le camp dans l'autre monde , l'assemblée nationale est une girouette , que tous les jean-foutres d'intrigans font tourner à leur gré. Ils ont sauvé le roi ! que las les foute. Voilà un parjure bien débarboiullé ! en vérité , on nous prend pour des hauts la queue , des iroquois. Ah , mâtins ! notre paquet n'est plus au coche , et vous ne nous en foutrés pas.

Et vous , sections indifférentes , où plutôt aristocratiques , à quoi servez-vous ? vous restez la tête enveloppée dans le capuchon , et vous n'avez pas plus de courage pour la liberté qu'un capucin à l'agonie , après d'une gente fillette : Par la

barbe du grand Turc et du grand Visir ,
vous êtes de plates esclaves : et pourquoi ?
Les flagorneurs du maire vous soufflent au
cul , et leur souffle est celui de la servitude.
Vous ne vous montrez què pour tyrauni-
ser le peuple. Vos bayonnettes , sacrées ,
infernales , mijorées , servent contre vos
frères , en faveur des tyrans ! Allez donc
vous établir à Constantinople , vous serez
reçues au nombre des Jannissaires , et tous
vos jeanfoutres de chefs seront des cadis.

Allez , rampez , servez et secourez des traîtres ;
Le vrai François vous hait puisqu'il vous faut des maîtres.
Baisez le cul surtout à vos chefs enrichis ,
De notre liberté déclarés ennemis :
Qu'ils aillent chez *Silvain* , leurs bouches enflamées ,
Le dos courbé , dérober des gueulées ;
Ils n'en seront pas moins , ces avides vautours !
Aux yeux de la patrie en larmes ,
Un tas de foutus plats , qui goûtent quelques charmes
à nous voir malheureux , peavres et sans secours.

Voyez s'ils entreprendront le canal de
Paris à l'Océan ? Sacrées mille carcasses de
jean foutres ! comme ils sont mesquins , les
bougres ! ils mangent les biens nationaux ;
ils le font manger ; et le peavre peuple les
regarde , en mourant de faim ; et cependant

jean-foutres, vous savez tous que les do-
maines de l'Eglise sont ceux des peauvres :
vous vous en gorgez et vous vous en foutez.

Au foutre tous vos complimens !

Non : Paris n'est plus votre dupe ;

On le voit bien : le soin qui vous occupe ,

Est de nous foutre tous dedans.



De l'Imprimerie du véritable Père Duchêne
rue Tibautodé, n^o. 7.



Je suis le véritable pere Duchêne, moi, foutre.

Mon imprimerie est rue du Vieux Colombier,
N^o. 30.

I. E

PERE DUCHÊNE

ENVOYÉ

A VERSAILLES.

A la tête de 1200 hommes de la garde nationale
pour chasser les gardes-du corps, arrivés
avec armes et bagages pour enlever le Roi.

O MILLE millions de rues pavées de crânes
d'aristocrates, j'étouffe, j'enrage, & le feu

sort par ma bouche. Que tous les tonnières me grillent, que toutes les rivières m'emportent & que tous les diables m'exterminent, si je souffre un vol de cette nature. Ah ! j'ean-foutres de requins à calotte, à parchemins & à rabat, vous voulez nous escamoter notre roi, & l'emporter au milieu de l'armée autrichienne. Vous voulez nous enlever ce gage assuré de notre liberté, & de nos têtes, & vous espérez ensuite nous écraser comme des mouches et faire un feu de joie de notre constitution. Cela ne sera pas foutre, ou, mille millions de lardoires dans vos fesses, les françois au lieu du sang, n'auroient que du lait glacé dans les veines.

O mes amis, vous qui avez un cœur de lion et des yeux d'aigle, vous qui voyez la foudre prête à éclater et qui fermez l'oreille

à la voix perfide des endormeurs, approchez, accourez, et joignez vous à moi, renversons les complôts de nos ennemis, et sauvons la patrie, ou bientôt nos cadavres serviront de pâture aux chiens et aux corbeaux.

O trente cinq millions d'enterremens d'aristocrates, savez vous comme les coquins s'y prennent pour enlever le roi. Ils corrompent avec l'or tous nos chefs ambitieux ils achètent tous les bandits du royaume, et en remplissent Paris; ils appellent autant d'officiers de troupes de lignes qu'ils peuvent. Les chasseurs soldés et la garde à cheval sont à eux. Douze cens cavaliers de maréchaussée depuis trois jours sont entrés dans la capitale et ce n'est certainement point pour y racler des cornes.

Mais double millions de cocardes nationales

voici une preuve encore plus forte du jean-foutre de complôt d'enlever le roi. Les gardes-du-corps sont arrivés à Versailles. La rage de Lucifer les transporte, ils nous menacent de nous mettre en capilotades, & ils éguisent leurs sabres sur ces pierres encore teintes du sang de leurs coupable compagnons. Ah les bougres ! ils nous hâcheroient comme des ciboules s'ils étoient les plus forts.

Venez, mes amis, partons, et allons éteindre le feu avant que l'embrasement éclate . . . Ah ! les voilà, les jean-foutres, comme ils sont déguisés, et comme ils se parlent bas. Alte-là, bougre ! qui vive ?

Un garde-du corps.

Quelqu'un qui n'ete craint guère. Qui es tu, outre, pour m'apostropher de la sorte ? as-tu

envie, nom d'un tonnerre, que je te perce le ventre, ou que je te grille la cervelle ?

Le Père Duchêne.

Un sacré puant roquet de la cour comme toi n'est pas fait pour cela, avec le seul talon de ma savatte je te ferai avaler toute la boue du ruisseau. Il ne s'agit point encore de cela, mille noms de mille bombes, il s'agit, foutre, de répondre à ma question, qui est, si toi et tes pareils vous êtes venus pour secourir l'enlèvement du roi qui se trame maintenant.

Le Garde-du-corps

Oui, nous l'enleverons, foutre, ou toutes les montagnes du monde nous danseront sur le ventre. Vas, si tu es du nombre des patriotes je te plains, c'est foutu d'eux. Ils sont trahis par leurs chefs, ils sont dupés par leurs man-

dataires , & les bougres sont si dindons qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Nous avons tout pour nous , argent , commandant , officiers , magistrats , mouchards & bandits soudoyés ; ah nom de mille citadelles démolies , le jour n'est pas loin sacredieu , où nous prendrons notre revanche , du 6 octobre 1789.

Le père Duchêne

Tu parles , foutre , comme un sac à vin. On n'a mis la première fois en marmelade que dix des chiens basets de la cour ; on vous mettra cette fois-ci tous les six cens à la broche. Je conviens avec toi que le parti des patriotes a beaucoup perdu , qu'il est trahi , qu'il est vendu , et que dix mille mouchards au moins sont payés pour les noter et les poignarder le jour de la contre-révolution : mais , nom de mille crocodiles

compte - tu pour rien nos braves grenadiers volontaires , nos vaillans gardes Françoises , nos intrépides vainqueurs de la bastille et tout un peuple immense qui a chez soi fusils , fourches , lances , piques et sabres.

Au premier vent qu'on auroit que le roi est parti , au si-tôt 300 mille patriotes voleront pour l'arrêter , et s'ils ne le pouvoient , ils tomberoient comme des lions sur tous les aristocrates qui resteroient ; ils extermineroient et mouchards gagés et tous ceux qui auroient favorisé la fuite du roi , qui , par parenthèse n'iroit pas loin ; car ou le diable m'emporte il seroit arrêté en route par les gardes nationales de quelque ville patriote , et avant qu'il fût aux frontières , il ne resteroit pas envie un seul de ses compagnons de voyage ,

Va, nom d'un fout.e, le projet d'enlever le roi est un projet de fou, d'enragé & de désespéré, c'est fouetter l'eau.

Le Garde-du-corps.

Si je parle comme un sac-à-vin, tu raisones comme un sac-à-farine. Quel âne bête ! Tu ignores donc que les gens de cœur sont ulcérés & gangrenés de tout ce qui s'est fait ; qu'ils se foutent bien du carnage, d'un million d'hommes, pourvu qu'ils triomphent. Ah ! Si l'affaire de la Chapelle eut pris un autre biais ; mais je vois que tu voudrais me tirer le vers du nez. Adieu.



De l'imprimerie du véritable Père Duchêne,
rue du vieux Colombier N°. 30.



Je suis le véritable pere Duchesne, foutre,

La France sauvée,

O U

LES BIENFAITS DE LA RÉVOLUTION,

Et la grande joie

D U

PERE DUCHESNE

Sur l'émission des petits assignats.

J'AI déjà témoigné toute ma joie que l'émission des assignats m'a causé; mais, foutre, dans ce moment où nous allons en éprouver toute l'in-

fluence , je crois encore devoir m'efforcer de combattre les jean-foutres qui cherchent à semer parmi nous les craintes & la défiance. C'est à eux seuls que nous devons le salut de l'empire. Qu'il seroit affreux qu'on parvint à en suspendre les heureux effets ?

Long-tems nos jean-foutres de contrôleurs généraux , jaloux de se maintenir à la tête des finances , de conserver dans leurs mains cupides , le témoin des affaires ; long-tems ces sacrés gueux , qui se faisoit un jeu de sucer le peuple , ont pourvu par des moyens forcés , par des impôts énormes qui pesoient sur la classe indigente aux besoins , à l'avarice , au pillage , aux dépenses innombrables des courtisans & des princes : aussi avoient-ils épuisé cet état florissant , ce corps robuste qui ne devoit point mourir , malgré les charlatans qui le soignoient.

Il étoit réservé à nos Représentans de trouver des ressources incalculables , & qui devoient

remplir le déficit énorme de l'Etat, & qu'eux seuls pouvoient employer. Vainement les jean-foutres du cal-de-sac des noirs ont rougi, vainement ils ont hurlé comme des loups enragés à qui on enleve une victime qu'ils se réjouissoient de dévorer : vainement les Malouet, les Deprémefnil, les Cazalès, les Montlausier, les Maury se sont élevés avec autant d'indécence que de force contre une opération qui mettoit un terme à nos maux. Les assignats ont été décrétés ; ils l'ont été de manière qu'ils pourront se subdiviser en sommes assez peu considérables pour qu'ils descendent dans la main de l'homme le moins riche & qu'ils soient comme ces eaux salutaires qui portent la fertilité & l'abondance dans le sol le plus ingrat & le plus éloigné des sources.

Nous touchons, foutre, à cette bienheureuse époque où les petits assignats vont porter la vie dans nos ateliers & jusques dans les moindres branches de notre commerce. Graces soit rendues aux Montesquiou, aux Barnave, aux Merlin,

aux Robespierre , aux Mirabeau & à tous ces patriotes ardens qui nous ont arrachés aux horreurs & à l'infâmie d'une banqueroute.

On avoit senti le danger des corporations puissantes & nombreuses, & on les avoit détruites ; l'injustice des privilèges, qui exemptoit une partie de la Nation , tandis que l'autre demeuroit courbée sous le poids des charges publiques , avoit fortement frappé, & on avoit décrété que le tribut que le citoyen doit à la Patrie seroit commun à tous : les jean-foutres de frélouquers à talons rouges & à armoiries avoient été reconnus égaux à leurs freres. Nulle différence n'existoit plus entre l'homme & l'homme, la gabelle étoit détruite ; les agens du pouvoir exécutif, ces foutus coquins qui, pendant une longue suite de siècles se sont fait un jeu de tondre la Nation jusqu'au sang, étoient devenus responsables de leur conduite, ils en devoient compte au peuple ; les pouvoirs étoient circonscrits dans des limites

qu'il n'est plus permis de passer ; la permanence du corps législatif étoit décrété : on avoit reconnu que la souveraineté résidoit dans la Nation , dont le Roi n'est que le délégué ; mais tout cela ne suffisoit pas encore. Nous étions, foutre, dans une position si malheureuse, qu'avec tant de biens nous étions encore pauvres, parce que, foutre, c'est une preuve irrésistible de misère, quand une Nation est loyale & attachée aux devoirs que la probité & l'honneur imposent, que d'être, comme nous y étions, dans l'impuissance de remplir ses engagements & de payer ses dettes. Oui, foutre, malgré l'énumération que je viens de faire des bienfaits de la révolution, malgré un grand nombre d'autres que je n'ai point rappelés, nous étions foutus & refoutus sans les assignats. Ils ont parus, & la France est sauvée.

Tous les bons citoyens, également frappés de l'importance de cette opération à laquelle

est attaché le salut de l'empire français, se sont empressés de la soustraire aux dangers que la malveillance des ennemis de la révolution vonloient faire naître, parmi ces patriotes zélés nous pouvons nommer, sans crainte d'être démentis (1) Messieurs Ferat & de Lofme, qui ont à l'assemblée nationale & au conseil général de la commune, le résultat inimitable d'un procédé qu'ils ont imaginé pour prévenir la contrefaçon des assignats. Nous ignorons les raisons qui ont empêché d'adopter leurs projets, mais telles qu'elles soient, ils n'en n'ont pas moins bien mérité de la patrie & de tous les citoyens, à qui il importe que ce papier monnoie soit d'un commerce aussi sûr que facile.

Ne vous étonnez donc pas, mes bons amis ;

(1) Voyez la lettre de M. Bailli, insérée dans le mémoire imprimé de Messieurs Ferat & de Lofme.

du plaisir que j'éprouve & de la joie que je témoigne de voir cette opération réussir. Je suis, foutez, certain que sous huit jours nous en ressentiront les heureux effets & que le commerce va incessamment refleurir. Puisse ma prédiction s'accomplir ! C'est le vœu ardent que je forme & qui sera rempli, si les citoyens se réunissent pour maintenir la confiance qui doit accompagner par-tout ce moyen régénérateur. Que de biens il résultera ! Les ateliers reprendront une nouvelle activité, l'argent, ce métal vil & nécessaire sortira de ces coffres obscures, ou l'avarice & la crainte le tenoient caché. Il refluera enfin dans la main de l'artiste, de l'ouvrier qui languissent depuis la révolution, parce qu'il est impossible qu'une grande nation éprouve une crise aussi forte que celle dont nous sortons sans un mal être proportionné au choc qu'elle a senti. Puisqu'il est ainsi, mes amis, je vais échanger à la Courtille un petit assignat contre six

pintes de vin que Jean-Bart est allé faire tirer :
adieu, je fous le camp.

A V I S.

Le public est averti que j'ai porté plainte contre l'auteur des feuilles qui paroissent rue du vieux colombier ; & que je le pourfuivrai, lui & ses imprimeurs, comme calomniateur, pour avoir osé me traiter de mouchard. je suis connu, foutez, et nous verrons.

On trouve chez le fleur TREMBLAY, l'Almanach du PERE DUCHESNE, ou le Calendrier des bons Citoyens, ouvrage bougrement patriotique.



De l'Imprimerie de TREMBLAY, rue Basse
porte Saint-Denis, n. II.



Je suis le véritable père Duchesne, foudre.

GRANDE JOIE

D U

PERE DUCHESNE

SUR LA SANCTION DU ROI

Au décret du serment civique du Clergé, ou
Noël en prose bougrement patriotique.

C'EST foutu ! c'est foutu ! leur compte est bon, il ne leur revient rien ! adieu les calotes à reverbere & tout l'attirail brillant de nos prêtres,

Les patriotes l'emportent, & notre bon Louis XVI couronne nos vœux & nous assure la victoire. Les prêtres vont jurer de dépouiller le vieil homme & de ne plus être hypocrites, l'luxurieux, & de ne plus accaparer les biens terrestres. C'est vers le ciel qu'ils vont tourner leurs regards; ils ne caresseront plus nos femmes & ne sèmeront plus la discorde dans nos ménages.

Salut trois fois au nouveau né ! bon jour, bonne œuvre, ce décret est un second messie pour nous. Allons, foutez, chantons Noel : l'objet en vaut bien la peine.

Oh ! les jean-foutres de calotins ! comme ils ont bien fait ce qu'il ont put pour empêcher le roi de mettre le sceau à ce décret si sage, si évidemment indispensable, qui va les forcer à

devenir citoyens. Le serment civique du clergé est à notre révolution ce que les lettres de ratification sont à la vente d'une terre qu'on croit grévée fortement.

J'ai, depuis qu'il en est question, souvent entendu dire : qu'est-ce que cela nous fait que les prêtres prêtent ce serment, ou ne le prêtent pas, la révolution ne s'en fera pas moins. Écoutez, vous qui parliez ainsi. Apprenez enfin de moi ce dont il retourne.

Sans doute la liberté est une belle & bonne chose ; mais l'honneur , la probité , qui imposent la loi de payer ses dettes , de faire honneur à ses engagemens , ne sont pas , selon moi , des biens moins précieux pour la loyauté française. Nous étions libres & nous étions trop malheureusement , foutez , dans l'impuissance de payer nos dettes. C'est pour cela que nos sages repré-

sentans ont cru que le clergé, si long-tems en-
 graissé à nos dépens, devoit dans une crise aussi
 terrible, regorger ces trésors sacrés, fruits de vols
 pieux & continuels fait d'âge en âge à la cré-
 dulité de nos peres, & sur-tout de nos vieilles
 grands mères. Les biens du clergé, devenus
 biens nationaux, ont fournis à ce numéraire fictif,
 à ces bienheureux assignats, qui sauveront la
 france, une hypothèque solide. Mais tout cela
 n'étoit encore rien sans ce vélicule que l'homme
 porte en lui-même, sans cette confiance qui fait
 le succès de toutes les opérations. Sans doute,
 foudre, tout l'appelloit dans celle-ci. Cependant
 il existe une si forte cabale contre notre révo-
 lution, du moins dans l'opinion de certains hom-
 mes qui ne veulent pas voir clair en plein midi,
 qu'il étoit très-important que le clergé donnât
 sentiment particulier à la vente de nos

biens nationaux. Je fais parfaitement que cela n'étoit pas strictement nécessaire ; mais ce consentement leverà tous les doutes, tous les scrupules & tel qui hésitoit pour acheter, sera trop heureux qu'on veuille bien lui vendre.

D'ailleurs que ne pourrions nous pas dire aux calotins, si, aprèstant de sermens qu'il ratifient par un serment plus précis, plus solennel, on les voyoit broncher dans la voie de la liberté ! ils y seront maintenues par leurs propres intérêts. Point de serment civique, point de traitemens ; qu'on juge, d'après ce terrible adage, s'ils oferont balancer, les bougres lèveroient plutôt la main & le pié. Ils jureront à qui mieux mieux ; mais jamais de cœur & de bouche, comme le pere Duchesne. Ah, c'est lui qui est un bougre qui jure !

☞ Chantons, célébrons à jamais ce ministre sage

populaire ; c'est à son zèle , à sa constance que nous remportons sur des monstres qui vouloient envahir les biens des pauvres pour continuer d'en faire le plus monstrueux usage. O généreux Dutertre , que d'obligations nous t'avons déjà ! ah , foutre , par quel tribut notre reconnoissance pourra-t-elle éclater ! Découvres-nous maintenant l'infâme cabale que tu viens de terrasser. Dis-nous , foutre , quels étoient les scélérats qui s'étoient tellement emparés de l'esprit du Roi pour qu'il refusât de sanctionner un décret aussi juste. Chantons Noël , foutre , & bénissons à jamais nos défenseurs & nos amis.

Comme ils ont eu le bec jaune , les jean foutres ! ils étoient déjà d'une impudence ! j'aurois voulu , foutre , pour 12 sols , voir la grimace que le bougre d'abbé Mauri a faite en ce moment. Comme je vous lui aurois corné

aux oreilles , chantons Noël. Le schenapan seroit peut-être venu tomber sur moi comme sur ce Colporteur : ah ! foutre, il n'y a pas de risque , il fait trop ce que mon bras pèse (1) ; mais laissons ce bougre-là , & chantons à pleine voix , chantons Noël.

Ainsi donc , foutre , ils vont continuer de se vendre sans obstacle , ces biens qui font la ressource de l'Etat ; ces biens qui , par-tout sont portés à un prix bien plus haut qu'on ne les avoit portés leur estimation , & dont la valeur doublera par la vente. Qu'ils viennent à présent nous tourmenter par les bruits de contre-révolution , il ne nous fera pas plus difficile de faire pour le rétablissement de la religion & la cause de la raison & de la justice , ce que Henri VIII fit pour une putain. Quoi donc , foutre , est-ce

(1) Le pere Duchesne veut rappeler la correction qu'il a donnée à ce bougre de faquin. Lisez une feuille intitulée : Fais beau cu , & imprimée chez TREMBLAY , seul Imprimeur du véritable pere Duchesne.

aujourd'hui que les canons du Pape sont à craindre ? Fontons-nous en donc, & ne cessons de chanter, chantons Noël, chantons Noël, au foutre le Pape, les Cardinaux & les Evêques.

Après avoir cherché à me contre-faire de mille manieres, des bougres de filous viennent encore d'ajouter à leur foutu torche-cu, un portrait qu'ils assurent être le mien. Mais, foutre, c'est trait pour trait celui du marchand de poudre à rats du trottoir du pont neuf. Il n'en faut pas davantage pour prouver l'escroquerie des quidams; quant à moi pour avoir deshonoré mon nom par leurs bougres de rapsaudies, je leur réserve un chien de ma chienne.

A V I S.

On trouve chez le fleur TREMBLAY, l'Almanach du PERE DUCHESNÉ, ou le Calendrier des bons Citoyens, ouvrage bougrement patrietique.



De l'Imprimerie de TREMBLAY, rue Basse
porte Saint-Denis, n. II.



Je suis le véritable père Duchesne, foutre.

CE N'EST PAS

LE PÉROU,

QUE CES BOUGRES-LÀ,

OU AVIS SÉRIEUX DU VRAI

PERE DUCHESNE,

AU GÉNÉRAL LA FAYETTE.

COMMENT, foutre, brave Général, tu laisses
un tas de jean-foutres faire, en ton nom, des
extravagances qui n'ont ni pere, ni mere! fais-

tu bien que cela fâche les honnêtes gens, les peres Duchefne, qui aiment l'ordre, la confiance & la paix, & qui ne peuvent s'accoutumer à croire que tu as tourné casaque à la patrie! tu ne fais donc pas qu'un soi-disant aide-de-camp s'est foutu les tons d'insulter une patrouille de braves grenadiers, qui faisoient leur rondes l'autre soir, rue de Bourbon? Tu ne fais donc pas que dans les Porcherons d'un certain monde, je veux dire dans un café du Palais-Royal, il s'est passé, par rapport à toi, des scènes terribles? comment, foutre, tu ne ferois pas tout cela, quand tout Paris en est instruit, en est indigné, quand tout Paris a vu traîner en prison un malheureux jeune homme, pour avoir dit ce que mille bouches répètent, sans te vouloir du mal, mais parce que tu ne t'occupe pas assez de te montrer au peuple, & de justifier tes intentions, dont tu dois compte à tous, quelques droites qu'elles puissent être.

Je fais bien, moi, que la Fayette, ami de

la Rochefoucault, cet homme simple & loyal, ce citoyen dont l'ame est embrâsée du vrai patriotisme, ne peut être un traître : je fais bien qu'obligé de paroître à la cour, il est possible que tu te sois garanti de l'air pestilentiel qu'on y respire, puis que Louis XVI, lui-même qui y est sans cesse a scu n'en pas avaler le venin. Mais que veux-tu qu'on dise, que veux-tu qu'on pense quand sur la dénonciation du projet de la maison du Roi, on t'a vu aller te justifier à la commune de Paris, & quand, par une contradiction que l'on ne peut concevoir, tu ne te fais pas un honneur, un devoir, & un devoir sévère de défendre le patriote Gerdret, qui a fait cette dénonciation, des suites que des mal intentionnés veulent lui donner? que veux-tu qu'on dise, que veux-tu qu'on pense, quand on ne te vois pas punir le commandant de bataillon qui a la folie, car ce ne peut-être autre chose, d'aller en ton nom gourmer les citoyens? cependant tu peux bien dire, comme nous, ce n'est pas le pérou que ce bougre là.

Que veux-tu qu'on pense, que veux-tu qu'on dise, quand une justice authentique n'a pas suivi l'affront qu'un de tes aide-de-camp a fait à la patrouille des grenadiers des Prémontrés? cependant les citoyens armés pour la sûreté publique ne font point des hochets dont il est permis de se jouer, tu n'ignore pas cette vérité. Qui voudra contribuer à la force publique, si un farceur peut impunément l'outrager? & tu ne punis pas ce farceur, quand il t'est connu, dénoncé! Est-ce donc le pérou que ce bougre-là?

Et ce domestique de M. Saint-Colombe, qui ose aussi outrager cette patrouille, où?... dans ton hôtel, & dont le nom & l'action se trouvent accolés au nom & à l'action d'un de tes aide-de-camp, on ne le chasse pas honteusement! mais, foutre, ce n'est pourtant pas le pérou qu'un bougre comme ça.

Tiens, foutre, je rencontre par-tout, oui par-tout, car je cours beaucoup, des hommes de la

trempe la plus méprisable, des joueurs, des escrocs, des valets qui des que la conversation se tourne sur toi, s'approchent, écoutent, & s'ils se trouvent en force extravaguent en prenant ta défense, même quand on ne t'attaque pas. Crois-moi, impose silence à ce rebut de la société, dont le suffrage est un opprobre, & avec qui les honnêtes gens rougiroient de tomber une fois d'accord. C'est de ces derniers, c'est des hommes qui pensent, qui pèsent dans la balance sévère de la justice les actions des dépositaires des fonctions publiques, que ta gloire dépend.

Si l'on ose te calomnier, montre-toi, attaque juridiquement le calomniateur, tu le dois à ton nom, à la place que tu occupe, à la confiance dont nous t'avons honoré; mais qu'on ne puisse jamais soupçonner que la Fayette protège la vengeance individuelle, qu'il a un parti, qu'il fonde des créatures; parce que si cela arrivoit tu tomberois dans un mépris mérité, dans un

mépris d'autant plus grand que tu auroit été plus aimé.

La Fayette, au nom de la patrie, que tant de dangers entourent, imite ton Roi, qui par une démarche sublime (1) a fait disparaître tous les soupçons qu'on formoit sur ses sentimens secrets. Ne viens pas comme lui à l'assemblée nationale déposer tes chagrins, parce que cette action pourroit encore être soupçonnée; mais assemble ton armée dans ce champ de Mars où tu as juré pour tous les fédérés de la France. Montre leur l'autel de la patrie & dis-leur: mes amis, c'est sur cet autel que j'ai promis, au nom de tous les Français, de défendre la constitution & la liberté; je veux aujourd'hui vous prouver que je n'ai point faussé mes sermens. Que ceux d'entre vous, & il en est, qui ont quelque reproches à me faire, parlent avec confiance, je suis prêt à les déromper, je vous ai rassem-

1 Par sa démarche à l'assemblée nationale.

blés ici pour vous convaincre tous, que je n'ai que l'intérêt public en vue dans toutes mes démarches, & que vous ne pouvez faciliter mes desseins & me montrer votre zèle qu'en apportant dans vos fonctions la plus grande circonspection & un respect inaltérable pour vos frères, c'est-à-dire pour tous les citoyens.

La Fayette, voilà ce qu'un de tes vrais amis, mais qui n'est pas foutu pour te flatter, t'invite à faire. Ce n'est pas par une proclamation que tu peux venger le public outragé. Elle contient, je le crois, l'expression de tes sentimens. Mais, foudre, les fautes de ton aide-de-camp, celles de l'officier du caveau, celle du domestique de M. St. Colombe sont des fautes trop graves, trop faites pour irriter les citoyens, & ton désaveu ne suffit pas. Songe, brave général, qu'il n'y a pas un de nous qui ne dise en parlant d'eux ; mais ce n'est pas le pérou que ces bougres-là (1).

1. On assure que ces jours de miers un chasseur de la Garde nationale a été tué pour les mêmes causes dans le Palais-Royal même.

Si tu connoissois le vrai pere Duchesné, tu saurois que son caractere n'est pas porté à la sévérité; mais que son vœu est seulement celui d'un ami de l'ordre. Il sent tout le prix d'une tolérance aussi douce à exercer dans des tems de calme & de prospérité que la rigueur est nécessaire dans des momens d'orages & de malheurs. D'ailleurs, dis, ta gloire ne seconde-t-elle pas les avis que je te donne en bon citoyen ?



De l'Imprimerie de TREMBLAY, rue Basse
porte Saint-Denis, No. 11.



Je suis le véritable père Duchêne, fouteur.

GRANDE VISITE

D E

MADAME LAMOTTE

A U

PÈRE DUCHÊSNE ,

M A L A D E ,

SON ÉTONNEMENT DE TROUVER AUPRÈS
DE SON LIT UN BROc DE VIN POUR
PÉTISANNE. GRAND MALHEUR QUI LEUR
ARRIVE. DESCRIPTION DE SA CHAMBRE.

MADAME Lamotte douée de ce caractère
sensible , qui est ordinairement le partage des
femmes galantes , fut très-fâchée de l'accident

qui étoit arrivé au pere Duchesne en sortant de chez elle ; elle avoit envoyé plusieurs fois son jockeis pour savoir de ses nouvelles ; mais le petit espiegle, soit qu'il eut cru que la santé du pere Duchesne n'intéressât pas beaucoup Madame Lamotte, soit que le jeu l'eut emporté sur l'obéissance, qu'il devoit à sa maîtresse, ne lui avoit rendu que des réponses en l'air. Enfin un jour, un beau matin, elle mit son chapeau à plumes sur sa tête, prit sa canne à sa main, & alla rendre sa visite au meilleur de tous les patriotes.

Elle monte à un sixieme étage, frappe à une porte sans serrure, mais fermée en dedans par un morceau de bois attaché à une corde. Quel est le jean-foutre, répond le pere Duchesne, qui vient troubler mon repos ? Madame Lamotte frappe une seconde fois : le pere Duchesne se leve avec vivacité, n'ayant sur lui qu'une chemise toute fendue, & court ouvrir sa porte. Ah ! bougre ! s'écrie-t-il, excusez, si je me présente

comme ça ; mais foutez, ça ne doit pas vous effrayer, vous en avez vu bien d'autres ; & quand on est bonne patriote on doit aimer à voir tous ce qui constitue les droits de l'homme. Madame Lamotte riant de la fine plaisanterie du pere Duchesne, le jette dans un fauteuil sans bras, & respire un peu ; car elle étoit toute essoufflée d'avoir montée si haut.

Elle ne se lassoit pas de promener ses yeux dans la chambre du Pere Duchesne, & d'admirer l'ordre qui y régnoit : on voyoit une table, dont le quatrieme pied étoit appuyé sur un mauvais tuyau de poêle ; dessus cette table étoit pêle-mêle un pot-de-chambre, un broc de vin, une tasse de terre, un encrier, des plumes, des papiers & une pipe. On appercevoit sur les murs des desseins de poëtes, tracés avec du charbon, & quelques estampes dispersées çà & là, telles que le siège de la Bastille, le voyage des Dames de la Halle, à Versailles, la Fédération du 14 juillet, & l'abbé Mauri, étrillé par son pere, à

coup de tire-pied. Au milieu de la chambre étoit suspendu par un cerceau, l'habit de garde nationale du Pere Duchesne. Madame Lamotte, en le voyant, fit un petit air dédaigneux & cracha à terre. Ah! bougresse, s'écrie le pere Duchesne, tu est aristocrate, mon habit bleu te fait mal au cœur; mais, foutre, tu ne le porteras pas loin; quand je me porterai mieux, je solliciterai un décret, qui forcera toutes les femmes à chapeau, de porter un habit bleu, & s'il arrive quelque affaire, nous les foutront toutes en avant. Doucement pere Duchesne, lui dit madame Lamotte, ne vous mettez point en colere, c'à vous fait mal. Depuis que je suis ici, je ne vous ai encore vu rien prendre. Ah! bougre, répond le pere Duchesne, voilà comme sont les femmes, elles sont les doucereuses, quand on leur dit leurs vérités. Mais je m'en fout. Aussi-tôt il saisit son broc & sa tasse, & avale un bon coup de vin. Comment, dit madame Lamotte, vous buvez du vin étant malade, c'est pour vous faire

mourir : dites-donc pour me faire revivre , répond le pere Duchesne, apprenez que nous autres nous ne sommes pas comme vous autres , à qui on a appris à boire du vin par le trou d'un chalumeau. Tout ce qui vous fait plaisir nous est contraire , & je suis fâché belle bougresse , que ce qui nous fait plaisir aujourd'hui, ne vous plaise pas ; mais ça ira. Aussi-tôt il se mit à chanter sa chanson patriotique. Madame Lamotte crut qu'il avoit le transport : mais quelle fut sa frayeur quand elle lui vit prendre son fusil qui étoit au chevet de son lit , elle jeta un grand cri , & d'un saut s'enfuit au bout de la chambre. Rassurez-vous , bougresse, lui dit le pere Duchesne , je veux seulement vous faire voir comme nous sommes bien armés ; le fusil est bon. Mais , foutre , nous n'avons pas de cartouches , le général a soin de ne nous en pas envoyer. C'est sûrement pour nous guérir de la peur. Mais le bougre en aura le démenti , il faudra bien qu'il nous en donne & ça presse , car je ne me

fié pas aux mîtins d'aristocrates, ils pourroit nous prendre en traîtres.

Madame Lamotte fatigué de la conversation du pere Duchesne qui ne dit point des gentillesse, aux femmes, leva le siege & voulut sortir, mais par malheur son pied accrocha le tuileau de poële qui soutenoit la table, & tout, jusqu'au broc de vin, tomba à terre. Ah ! bougres, s'écrie le pere Duchesne en sautant de son lit, quand on reçoit des putains chez soi, elle renversent toutes les foutus écuelles à l'envers, pendant qu'il barbotoit dans le vin & ramassoit le plus beau & le meilleur du ménage, madame Lamotte se trouvoit accroché par son chapeau au faite de la porte & ne pouvoit se débarrasser. Allons, dit le pere Duchesne, voilà encore une autre diablerie, attendez, ne remuez pas. Il prend une

de ses bonnes chaisses, monte sur les bâtons de crainte de passer à travers la paille, & allonge les bras pour décrocher le chapeau ; mais la malheureuse chaise glisse, & le pauvre pere Duchesne tombe à la renverse, sa chemise sur son nez. Ah ! bougre, s'écrie-t-il, ces mâtines de femmes avec leurs foutus chiffons ont toujours foutues & les hommes & les maisons en bas ; pas tant de raisons, il se relève, prend un bâton, & d'un grand coup fait voler le chapeau dans l'escalier ; madame Lamotte court après, le ramasse & prend la suite. Le pere Duchesne ferme sa porte en criant de toutes ses forces. Cette bougresse-là porte malheur à tous ceux qui la connoissent, si je continuois de la voir elle finiroit par me faire aller à la lanterne.

Madame Lamotte ne cesse de raconter cette aventure barlesque à qui veut l'entendre. Elle

(8)

en amuse même les aristocrates quoique depuis
long-tems ils soient accoutumés à ne rire que
du bout des dents.



De l'Imprimerie de TREMBLAY, rue Basse
porte Saint-Denis, No. 11.



Je tuis le véritable père Duchesne, foutre.

L'INDIGNATION

D U

PÈRE DUCHESNE

CONTRE

L'INDISSOLUBRITÉ

D'U

MARIAGE,

ET SA MOTION POUR LE

Divorce.

COMMENT, foutre, encore une femme assassinée par son mari! Cette mode-là prend bougrement.

On fait l'histoire de ce matin de Boucher , qui se cache à plat-ventre sous son lit , comme un plat jean-foutre ; pour se voir faire cocu : belle curiosité ! eh bien , le bougre ne peut rien prouver , & il vous égorge un chrétien , comme un veau : & d'un ;

Ce foutu scélérat de Beaubignon , au mois de septembre dernier , vous tire sur sa belle mere comme sur un lapin , il comptoit bien que sa femme feroit l'accolade avec la mere , mais le tireur est tiré , foutu & enterré avec toutes les cérémonies de l'église , pour son argent ; comme s'il étoit mort en honnête-homme. Et deux ;

N'en voilà-t-il pas un troisieme , qui , le 28 novembre , s'ingere de tirer au blanc , sur la tête de sa femme , rue de Grammont ! en deux coups de pistolets , il ne peut la tuer , il faut que ce jean-foutre soit bougrement mal adroit ,

où que la femme, comme on dit, ait la tête bougrement dure.

Voilà donc, en fix mois, & à Paris seulement, trois chers maris qui méritent que Charlot leurs chatouille les cotelettes, pour avoir chatouillé leurs tendres moitiés. Comptez combien ça fait en dix ans seulement, dans la France ; mais combien de ces bougres de tyrans qui ne craignent que le chatouillement de Charlot, & n'en sont pas moins de foutus gueux, qui tourmentent leurs femmes & les font crêver de chagrin. Un bougre d'avare laisse aller la fienné, le cul tout nud ; il faut foutre bien que quelqu'un le couvre.

D'autres foutent leurs femmes à l'ombre dans des couvens, où elles deviennent plus garces, qu'à l'opéra. Elles s'ennuyent ; elles foutent le camp avec leurs greluchons ! voilà une volée de putains qui se joint aux autres, & couvre le pavé de Paris.

Combien de belles dames qui se lassent des

mauvais traitemens' de leurs chers maris , & se vengent comme on fait. C'est naturel ça : mais combien font pis !

Combien de Ticquet , de Brainvilliers , de l'Escombar , & cette bougresse qui , en 1754 , au bout du pont marie , donna la diligence à son époux , en lui insinuant , par le cul , une pôtion cordiale d'eau forte , qui l'a guéri radicalement.

Si on brûloit tous les époux & les épouses qui s'empoisonnent , sans compter tous ceux qu'on ne connoît pas , le bois coûteroit cent francs la voie ; & il est déjà assez cher , foutre !

V'là ce que c'est que notre foutu mariage. V'là ce qu'il fera toujours ; tant qu'il sera sous la puissance de ces poisons de calotins. Ces bougres - là nous tiennent sous leurs sacrées griffes , par leur indissolubricité , qui est de leur

invention. Ils ne savent que retenir par des chaînes; c'étoit bon quand nous étions de foutus esclaves. Mais nous voilà libres : ce n'est pas l'argent, foutre, qui doit faire les mariages, ce n'est plus l'autorité des peres, c'est l'inclination & le goût.

J'ai été en Angleterre, en Hollande : eh bien là, comme dans tous les pays libres, il y a des mœurs; le mariage est bon & honnête. Si on s'est trompé, au lieu de vivre comme chien & chat, de s'empoisonner, de s'assassiner comme ici; on se dit, nous ne nous convenons pas. prends tes guenilles, moi les miennes; nous avons deux enfans; prends la fille, moi le garçon. Fou moi le camp ou je foutrai le camp, comme tu voudras. Nous nous aimerons peut-être de loin : marie-toi à ton goût, je m'en fous; je me marierai comme je voudrai, çà t'est égal. En restant en semble, nous nous mangerions le cœur : d'un mauvais ménage faisons-en deux bons, & ne

fervons foutre pas à faire de la graisse de pendus.

Voilà ce qu'on appelle le divorce. On peut se quitter ; & on ne se quitte pas, on n'empoisonne pas, on n'assassine pas. Voilà ce qu'il nous faut pour faire cesser tant d'abomination : ça diminuera des trois quarts, foutre, le nombre des célibataire, des putains, des cocus, & des bâtards légitimes, la bougre de calotte, & la foutue aristracasserie qui se tiennent par le cul comme des hannetons s'y opposent ; mais, foutre, ça seul prouve que le divorce est bon. Ils disent que le bon Dieu n'en veut pas, & point du tous, c'est lui qui l'a inventé & l'a donné aux Juifs.

Les voilà, foutre, plus heureux que nous autres Français d'origine, ils sont citoyens comme nous ; ils peuvent quitter l'enfer du mariage,

& nous nous ne le pourrions pas ! Ah bien ça
feroit un peu trop foutant.

L'assemblée nationale ne fera, foutre pas
assez bête pour nous laisser un fouta mariage
aussi mal torché que le notre, nous ne verrons
plus un tas de viédazes assez jean-foutres, pour
se plaindre en justice d'être cocus. Ils le font ,
ils payent les frais ; & on se fout d'eux.

Allons ; nous faut le divorce, puisque nous
voilà libres, ne ressemblons plus à ces foutus
pays d'inquisition , ou les prêtres mennent des
benêts par le nez.

Madame Duchesne, Madame Duchesne, allons
donc, foutre, ma perruque ! je fors, je vais
prendre Jean Bart, mon, compere, nous allons
au Palais-Royal, faire la motion du divorce.
Il nous le faut, foutre, & quand ! tout à l'heure.
S'il y a quelques foutus lâches qui amendent
la motion, nous foutrons le tour à ces bougres

d'imbéciles là, & nous les enverrons fairefoutre
 en Espagne'en Italie & lécher le cul de ces foutus
 cafards d'inquisiteurs.



De l'Imprimerie de TREMBLAY, rue Basse
 porte Saint-Denis, No. 11.

D I X I E M E
L E T T R E

BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

A tous les Matelots de l'Armée navale.

MES ANCIENS CAMARADES

Déjà j'ai su faire entendre ma voix aux braves soldats, nos frères, et je crois avoir bombardé la funeste aristocratie qui les travailloit. Déjà j'ai tâché de ramener, parmi ces défenseurs de la patrie, la paix sans laquelle on nous regarderoit comme de foutus brouillons, indignes du nom d'hommes raisonnables. Déjà je leur ai persuadé que pour être libres il ne falloit pas faire tempête et souffler le désordre et l'effroi comme les vents soufflent la terreur et le ravage. Ils ont eu la bonté d'ouvrir à mes discours brûlans de patriotisme, les oreilles grandes comme des sabords, et mes canonades de raisons quatruplement solides et vigoureuses, ont démolis dans leur foutu tête échauffées le rempart de l'imprudence, qui s'y étoit hissée comme une bougresse, pour y laisser entrer la sagesse, avec qui j'ai le bonheur d'avoir fait connoissance à mes dépens depuis nombre d'années.

A

Si les guerriers qui combattent pour nous sur terre ont bien voulu m'écouter parce que je suis loyal et sans façon, parce que je me fout du style, pourvu que le gros bon sens domine, je crois foutre bien, mes amis, que vous serez aussi dociles que ces légions d'honnêtes gens. Comme eux vous avez un bon cœur, comme eux vous avez de l'ame et de la valeur, comme eux vous vous rendrez facilement aux représentations de la justice et de la raison. Pourquoi le patriotisme ne voguerait-il pas aussi bien sur la vaste étendue des mers comme il se promène dans nos camps depuis surtout que nos grenadiers, que nos valeureux soldats ont fourré dans leur cervelle les vrais principes d'équité qu'enseigne la constitution ? Eh ! parce que vous n'habitez qu'une maison mouvante, et que le flot vous emporte avec rapidité loin de votre mère la patrie, seriez-vous indifférens comme de tristes bougres à ses avantages ou à ses malheurs ? En vous éloignant de ces lieux qui vous ont vu naître, n'emportez-vous pas toujours dans vos ames le souvenir de la terre chérie que vous abandonnez ? Quoique séparés de vos frères la moitié de votre vie, croyez-vous aussi leur être moins chers ? Non, non, près de nous ou à mille lieues, vous êtes nos amis, vous êtes nos compagnons d'armes, et tout en vous intéresse les bons citoyens. Or, si nous vous considérons ainsi, ce n'est pas par un boucan sempiternel et des pétarades de malédictions que vous voudriez perdre l'amour d'une nation qui vous estime.

Vous avez fait dernièrement un gros tems de tous les diables, sur l'horison de la France déjà trop affligée, et votre mécontentement, comme un tonnerre de possédé, menaçait le vaisseau de l'Etat, déjà battu par la tourmente, et prêt à se

briser contre les rochers de l'aristocratie. Vos yeux brilloient comme des éclairs, vos gros jurons faisoient tapage. Qu'étoit devenu ce calme où chacun boit sa goutte à son aise, aux rayons d'un beau jour, et en fumant gaiement sa pipe sur le gaillard? vos fureurs vous portoient à tout oser, à tout entreprendre.

Comment, vous aviez à vous plaindre, et plutôt de monter dans les hunes et de crier comme des grues que la loi vous refoutoit, vous ne pouviez pas tout bonnement, en vous joignant aux sages pilotes qui vous font éviter tant d'écueils sur l'Océan, préparer une demande tranquille et réfléchie et la présenter à l'Assemblée? Croyez-vous qu'on attrape des mouches avec du goudron? Vous auriez montré avec un ton de raison et de justice qui auroit séduit, les articles qui vous paroissent trop rigoureux dans la loi, et comme ils ne tiennent pas avec des ancrs de miséricorde, on les auroit adoucis. D'ailleurs, pour qui fait-on un code criminel? pour les coquins. Pour qui fait-on des châtimens? pour les mauvais sujets. Et peu importe aux honnêtes gens, aux gens raisonnables, que la loi soit sévère : ils ne craignent que leur conscience, et c'est-là le seul juge pour eux. L'Assemblée Nationale n'a jamais voulu vous aigrir, et bien loin de vous faire regretter l'ancien régime qui ne valoit pas un foutre, elle fait l'impossible pour vous faire chérir le nouveau : car c'est toujours l'intérêt du foible et du pauvre bougre qu'on opprime qui l'occupe avant tout.

Soyez paisibles, chers camarades, et vous serez heureux et libres comme les poissons. Les requins de terre, appelés ARISTOCRATES, ne nous mangeront plus à belle dent comme autrefois, et vous serez l'exemple des matelots de toutes les mers, si

chérissant votre patrie , si respectant les loix , si honorant le Roi , vous vous rendez dignes des véritables bienfaits dont vous sentirez toute la réalité. Ne croyez pas les jeanfoutres qui vous disent qu'on cherche à faire chavirer la grande barque où nous sommes tous. Assurément ceux qui la conduisent seroient les premiers pris et ils ne sont pas assez maladroits , assez imbécilles pour couler bas par leur faute ; ils empêcheront au contraire la funeste envie et la noire aristocratie d'aller foutre , avec leurs torches maudites , le feu à la sainte-barbe , comme elle le feroient si l'on n'étoit pas là pour les contenir.

De même que le soldat , tout matelot pourra désormais , en devenant un homme capable , devenir chef d'un navire et donner des ordres à son tour. Autrefois le mérite vous foutoit à fond de cale ; aujourd'hui que la liberté , qui n'est pas licence , triomphe , on sera porté au haut du grand mât de l'honneur si on se rend digne d'y monter ; c'est à quoi doit songer très-sérieusement tout homme bien pénétré de sa dignité d'homme , et qui n'a pas une ame de papier mâché. Tous les cabestans du monde ne feroient pas remonter la machine superbe et majestueuse travaillée , dirigée , construite par des ouvriers qui ne sont mille zieux pas de foutues bourriques et qui l'ont bien lancée ; toutes les foudres aristocratiques et diaboliques ne la foutront pas en éclat , car nos bayonnettes serviront de paratonnerre , nos canons chasseront les orages.

J'ai à vous recommander sur-tout le respect pour vos chefs et l'amour de la paix. Vous êtes français , vous m'écoutez. Vous êtes leurs égaux à la vérité , mais foutre seulement devant la loi qui n'admet pas de distinctions : dans un vaisseau , par-tout enfin il faut des chefs ; c'est la tête qui guide le corps. Dans

la mer il y a des baleines , des marsouins , des harangs et des sardines ; comme ils n'ont pas de loix , ils se mangent. Chez nous , au contraire , à qui l'on vient d'en faire de toutes neuves , fort bonnes , personne ne se mangera , et chacun pourra devenir gros poisson après avoir été petit barbot , la porte est ouverte.

Il me semble déjà voir cette fourmillière de braves gens qui cent fois ont affronté les dangers au milieu des feux et de l'eau salée , s'embrasser et se dire , avec un sentiment bougrement patriotique : « Soyons » tranquilles , mes bons amis , soyons libres , où » mourons plutôt ; souvenons-nous de nos sermens » de ne pas désobéir à la loi , d'être fidèles à la » nation et au roi ; soyons heureux , ribotons et ne » désolons plus nos amis , nos frères par notre foutue » bêtise et notre insubordination ; gardons notre » mauvaise humeur pour l'ennemi à qui seul il faudra brûler la moustache , que seul il faudra boucanner comme l'enfer si le bougre est assez osé » que de se faire aborder quand nous allons avoir » notre nouveau pavillon ». Voilà comme mes anciens amis , avec qui j'ai mangé pendant si long-tems du biscuit à la fumée du canon , vont parler. Déjà la paix règne dans l'escadre , les chefs embrassent leurs matelots et les matelots leurs chefs , cinquante mille chapeaux ronds sautent en l'air , et des cris de joie vont annoncer aux cieux que les habitans des mers vont vivre heureux , unis et se chérir en frères. Le pavillon nouveau se hisse au milieu des battemens de mains , des bravo , au bruit de mille canons. La France n'est plus le même pays ; elle est libre , elle est victorieuse , elle va foutre malheur au premier bougre d'effronté qui lui cherchera noise. Car , enfin , si vous désunissiez , l'ennemi en profiteroit et vous fouteroit l'ame à l'envers.

Ce pavillon blanc, sous lequel sans doute nous avons fait des merveilles, parce que nous nous peignons dur, va cependant disparoître. C'étoit un vrai lin-euil où la liberté sembloit ensevelie. Que celui qui maintenant va flotter sur nos vaisseaux aux regards de toutes les nations de l'univers, annonce notre grande conquête, et fasse respecter et craindre ce peuple si longtems avili. Que ce vaste Océan soit fier de le voir mêler ses trois belles couleurs à ses couleurs verte et blanche. Que les baleines dansent, que les chevaux marins hénissent, que les bœufs mugissent, que les marsouins sifflent, que les merluches se réjouissent, que les morues tréssaillent, que les merlans se divertissent, que les limandes bondissent, et que jusqu'aux maquereaux, qui devroient pourtant bien n'être pas de la fête, se glissent parmi les autres poissons patriotes, comme le font souvent parmi nous les aristocrates.

Que ne suis-je encore, mille cent vingt-cinq noms d'un obusier! sur un fameux voilier de 100 canons pour jouir de ce spectacle ravissant. Ah! père Duchêne, père Duchêne, tu rajeunirois comme l'écrevisse qui quitte son écaille; et bien loin de reculer, tu irois fortement, doublement, bougrement en avant. Que j'aime ces trois couleurs! je veux qu'on m'enterre avec, ou que la foudre me démolisse.

Le ROUGE, c'est le feu qui doit embraser toutes les âmes vraiment françoises animées pour la liberté, c'est le sang qu'il faut répandre plutôt que de le perdre. Le BLEU, couleur de ciel, c'est l'élévation où veut se porter ma patrie, qui va bientôt être au-dessus des autres nations, comme le soleil est au-dessus de la terre. Le BLANC, c'est la pureté de notre amour pour le prince chéri qui nous gouverne, et la preuve que nous avons savonné, enlevé toutes les taches et les souillures dont nous avoit barbouillé le sale, le sordide et vilain despotisme.

On a répandu hier dans Paris une fausse protestation prétendue d'un camp de *Jalès*, où vraiment il existe une pépinière de fanatiques et d'imbécilles saintement furieux. Il faut espérer que le diable qui dirige, anime et possède toute cette cohue infernale et noire, ne sera pas plus fort que le bon ange qui nous a prêté sa flamberge étincelante, foudroyante, exterminante pour démolir la Bastille comme un pâté de grives. Il faut espérer que tous ces hypocrites féroces, que tous ces abbés ferrés à glace et cuirassés comme des crocodiles, s'ils remuent, seront dévorés comme des poulets d'inde qui sont aussi méchans que bêtes, et que les amis de la liberté ne craindront ni leurs dents, ni leur bave écumante.

Pauvres Pigmés, vous êtes, dit-on, quatre-vingt mille, et nous, nous sommes quatre millions..... Patriotes, soyons tranquilles, il n'y aura pas de sang répandu, nous sommes les plus forts..... nous leur ferons grace, et la constitution voguera à pleines voiles sur la mer de la liberté.

Dans une de ces feuilles fétides où mon nom, ce nom que je cherche à honorer est prostitué, gueulé, beuglé, où l'on me dit furieux, joyeux et colère tour-à-tour, lorsque modestement je travaille mes petites lettres bougrement patriotiques, j'ai vu avec indignation le genre de supplice qu'on indique pour les ministres. Le cannibale qui écrit ce pamphlet dégoûtant, signé Duchêne, ignore sans doute qu'en défendant la liberté de toutes mes forces, j'invite le peuple à la paix, et que, foutre, je ne lui prêche qu'humanité, que générosité. Si les ministres, comme je le crois, méritent la haine

de la Nation , s'ils sont coupables , il y a des loix. Mais n'est-il pas odieux qu'on échauffe encore les têtes par des invitations atroces au crime , au massacre , et qu'on veuille qu'il se déshonore Je ne fais absolument que des LETTRES numérotées ; je renie comme un beau diable tout le reste.

EPITAPHE de la vieille Constitution ,

Par M. LAFITTE.

Ci-gît qui ne fut qu'injustice ,
Orgueil , ignorance , avarice ,
Qui ne révoit qu'oppression ,
Et qui sous le nom de NOBLESSE ,
Tirannisoit la Nation ,
Enfin une horrible tigresse ,
La vieille Constitution.

N. B. On trouve chez *Châlon*, MON AMI DES SOLDATS. Les deux petites étoiles sont à la fin de la seconde partie , et quoiqu'elles ne soient pas à la première , je préviens qu'elle est de moi. Les circonstances doivent faire desirer ce petit ouvrage où respire le patriotisme , l'amour de l'ordre et de la paix , et où , en prêchant ces vertus aux soldats , on les venge aussi des coups de la tyrannie.



A PARIS , de l'Imprimerie de CHALON , rue du
Théâtre-Français.



DIX-NEUVIÈME
L E T T R E
BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

S U R L E D U E L.

Q U O I Q U E je sois ferme ; c'est-à-dire, un chien à coups de pieds, à coups de poings, il n'en est pas moins vrai que je me sens toujours pencher plutôt vers le bon ange de la paix, que vers le diable de la discorde. C'est ma foi dans ces dispositions que je me trouve toujours quand j'écris. Depuis le duel de l'ami Lameth, moi, qui pour rien me serois foutu un coup de peigne, plus j'y songe, et plus je reconnois que c'est une grande barbarie de se joindre poliment pour s'égorger. J'aurois cru que cette aventure auroit fait demander, sur-tout par les chefs de l'église, une loi contre cet usage abo-

minable. Point du tout : ils se sont tenus fort tranquilles : eux qui crient tant quand on discute leurs intérêts, ils n'ont rien dit quand il s'est agi de faire entendre aux hommes de ménager leur sang, et de ne jamais y laver les injures. Il ne sera pas inutile à cette occasion de rapporter un fait qui, foudre, a 400 témoins, et qui prouve que cet esprit de vertige absolument inhérent à la cidevant noblesse s'étoit même glissé jusques sous des calottes violettes.

Lorsque le clergé de la Saintonge s'assembla pour nommer les représentans aux états-généraux, plusieurs curés de mérite proposèrent d'insérer dans le cayer des pétitions leurs vœux pour l'anéantissement du duel de quelque manière qu'on pût le considérer. Un évêque qui est député à l'assemblée nationale se leva avec un petit air tapageur, et dit en pleine assemblée : *ma foi, Messieurs, si quelqu'un s'avisait de m'insulter, j'aurois bien de la peine à me contenir, et je ne sais pas trop si, sans ma jacquette embarrassante, je ne ferois pas voir et sentir que je suis gentilhomme ; car il est très-naturel de se venger d'une injure.* Les cheveux dudit prélat, comme on voit, sont prêts de sa calotte. Son propos et son geste indignèrent les bons esprits de l'assemblée ; et comme ce n'étoit pas le premier acte d'inconséquence et de démençe du saint évêque, on ne fit qu'en rire, et tout fut dit.

Mais enfin ce foutu duel est en effet une chose bien abominable. Combien de pères n'a-t-il pas enlevé à leurs enfans, de maris à leurs femmes, de frères à leurs sœurs ! Combien de fils à leurs mamans ! Combien d'amans à leurs bonnes amies ! Le Français, qui est foudre brave, n'est devenu si bretteleur, que parce qu'on a fait de ce bougre de jeu-là un acte de bravoure, que parce qu'on y a attaché un point d'honneur. Si quelqu'un vous

fout une mornifle, n'avez-vous pas une main au bout du bras pour lui en foutre une autre ? S'il est le plus fort, on est rossé, j'en conviens, mais au moins on n'est pas embroché comme un lièvre ; et puis, on peut se plaindre. Quand il sera défendu de se mesurer avec un insolent, et que ce sera une honte, on ne craindra pas de passer pour un lâche en allant, la joue même encore toute rouge, porter sa plainte et déposer le vrai soufflet, la vraie giffe ou le tapin qu'on aura reçu par la gueule, sur le bureau du juge de paix. Quand un homme, au contraire, accipoit un coup de poing par le bec, s'il étoit allé se plaindre, on se seroit foutu de lui ; on lui auroit montré les cornes. Maintenant, si on arrange bien le décret que ma prévoyance patriotique attend, ce sera une planche pour tout le monde : on y pourra passer sans crainte d'être regardé comme un jeanfoutre. Ne sera-t-il pas bien agréable d'avoir pour nous défendre la loi qui sera toujours sûre de son coup, plutôt que de s'exposer à être perforé comme un barril, après avoir été battu comme un matelas ? Car voilà ce qu'il y avoit de foutant. Et puis, à l'heure qu'une malheureuse femme n'y pensera pas, on n'apportera pas son pauvre homme percé à jour, qui le matin avoit combattu moins durement avec elle. Et nos armes ne seront destinées qu'aux ennemis de l'état, au lieu d'être sans cesse plantées comme des afficots dans nos bedaines citoyennes.

Quand j'y songe, en vérité, je m'en amuse comme un bienheureux. Les hommes avoient tout fait pour se détruire, nous, nous allons tout faire pour augmenter la génération. On ne tirera plus la milice dans les campagnes. Autant de maris qu'on enlevait à de bonnes grosses dondons qui seront bien cultivées, ainsi que leur cheneyière. On n'ira

plus chercher noise à qui que ce soit au dehors. Autant de reste pour la culture de bonnes et jolies fillettes qui restoient en friche faute de pouvoir se rénnir à l'objet de leurs vœux , à qui on avoit foutu l'ame à l'envers dans les combats. Voyez ce qu'a coûté le seul bougre de rocher de Gibraltar pour l'ambition des princes ! Que de sang de braves gens qui couleroit peut-être tout-à-l'heure dans les veines d'une multitude de petits marmots , l'espérance d'un état ! Que de sang pour un foutu ramasis de sailloux , en comparaison de celui qu'il a fallu pour conquérir la liberté , bien plus précieux que tous les Gibaltars du monde ! sang contre lequel on n'a jamais crié. Ce n'étoit foutre pourtant pas de l'eau. Mais je m'écarte de ma petite affaire.

On va vuidier les couvens , vraies pépinières d'inutiles qui faisoient vœu de rester morts , quoique vivant , quoique mangeant , quoique buvant. On n'entertera plus dans ces tombeaux , palais de la paresse , de bons drilles qui feront de bons coqs , et les poulettes s'en porteront mieux , et les petits pulluleront comme les oiseaux du ciel ; et le titre de père de famille , dans une honnête médiocrité , honorera plus que celui de fainéant dans l'or jusqu'aux oreilles.

Mais , pour revenir au duel , c'est sur-tout chez les soldats que je crains bien qu'il soit enraciné , par un reste de ce préjugé barbare si difficile à détruire. C'est vous , soldats , vous , les bons amis du père Duchêne , qui devriez donner l'exemple aux autres citoyens pour la punition des férailliers , puisque c'est de vous en quelque sorte qu'ils tiennent la funeste manie de se cribler le ventre. Jurez sur vos sabres qu'ils ne serviront jamais qu'à poursuivre et pour fendre vos ennemis et les nôtres. Jurez que celui qui se battra parmi vous

aura les oreilles coupées, ou plutôt sera deshonoré, sera regardé comme un loup qui veut boire le sang des hommes. Jurez que les loix seules vengeront les injures qui vous seront faites, mais que jamais vous n'irez vous foutre à bas des quartiers de joue, vous fendre le crâne, pour des misères. Une armée de frères, doit être si intimement unie! Enfin, que jamais il ne soit dit que le sang ait coulé autrement que dans la mêlée. N'y a-t-il pas assez des assassins pour exterminer déjà trop de malheureuses victimes, sans qu'un maudit point d'honneur fasse de deux braves gens deux bourreaux qui, l'un sur l'autre acharnés, desirent, avec une férocité pareille à celle des tigres, tremper leurs mains criminelles dans leurs flancs, et les retirer fumantes de sang? Que l'armée se couvre de gloire à cette époque, en donnant la première le dernier coup au foutu duel. Qu'elle devance la loi, en se soumettant d'avance, et que le législateur satisfait s'écrie dans sa joie : *ceux qui renou-velloient, qui alimentoient et soutenoient le duel, sont ceux qui l'ont exterminé.*

J'ai parlé dans ma dernière de Lyon. Je ne peux m'empêcher de dire un mot d'une société populaire, amie de la constitution, composée de 4000 ouvriers, tous pères de famille, tous ardens pour la liberté, et en état de faire face à toutes les aumuses et les camails de cette bonne ville où l'aristocratie domine. Cette société est bien établie. Un brave président, vieillard patriote et savant, instruit ces braves gens, et sans doute ce ne sera jamais ce corps respectable d'hommes laborieux et utiles qui n'obéiront pas aux loix. On dit qu'ils manient maintenant le mousquet tout aussi-bien

que la navette. Je leur recommande paix , union et soumission aux décrets. Ce sont pourtant ces mains-là qui font faire *frou frou* à ces belles dames si fières qui les appellent de la canaille. Mais patience , tout s'humanisera , je vous le jure , ou que trente six mille tampons de filasse bourrent mon ame dans le fond de cale de mon ventre !

Et vous aussi , M. l'évêque de Nantes , vous vous promenez beau comme une poupée , au milieu des rues de votre ville , et vous distribuez des aumônes au peuple pour vous le rendre favorable. Là , dites-moi , si jamais vous avez fait pareille bienfaisance , à pied , sans cortège et sans laquais ? Dites-moi , si ce n'est pas une manière adroite de répandre de l'argent pour faire un parti ou pour le gagner ? Dites-moi si c'est bien là la conduite d'un homme qui devrait payer d'exemple et se soumettre aux loix sanctionnées par le Roi ? N'est-ce pas , au contraire , donner le signal d'une rébellion apostolique , et crier à tous les bougres d'aristocrates de votre diocèse : *imitez votre pasteur... il brave les loix de ce sénat inepte et ridicule : ayez le courage d'en faire autant ?* Quelle différence , mon cher pasteur , entre cette conduite vraiment cinique et celle des martyrs qui périssent plutôt qu'à d'accepter des trésors qu'on leur offroit ! Vous vous feriez volontiers martyrs pour chercher à conserver ceux que vous teniez de l'imbécille crédulité de nos ancêtres. Sans doute tout cela aura une fin. Vous faites bien voir tous à ce peuple qui est maintenant desabusé quelles espèces d'hommes étoient ses bérgers quand il étoit mouton.

Honneur à M. le Garde-des-Sceaux ! C'est un honnête homme qu'il faut encourager et défendre contre la calomnie , et que les foutus aristocrates seront forcés d'admirer , quoiqu'il leur paroisse bien extraordinaire que l'on ait pu trouver un homme de bien au quatrième. Quelqu'un s'avisa de le monseigneuriser l'autre jour. Mon ami , dit le nouveau ministre PATRIOTE , vous ne tenez pas là un langage constitutionnel. Bravo , M. Duport du Tertre , bravo. Votre discours à la commune a fait pleurer le père Duchêne. Donnez au Roi de bons conseils , et qu'il soit une fois assuré qu'il aura trouvé un guide sûr , éclairé , comme un ami sensible et vrai. Gardez-vous de l'air de la cour , et tâchez , à force de vertus , non pas de faire oublier que vous étiez un simple citoyen , mais de faire voir , au contraire , que , sans des façots de parchemins , on peut être grand , et qui plus est vertueux.

Un mot au faux cousin Jacques.

Un imbécille qui n'a lu sans doute que les platitudes fastidieuses , que les grossièretés sales de deux ou trois chenapans qui s'intitulent *Duchêne* , et qui se traînent derrière moi *véritable* , comme ces chiens qui vous suivent à l'odeur d'un morceau qu'ils voudroient vous arracher de la poche ; un sot qui n'a pas lu *les lettres bougrement patriotiques* , seul et unique titre que je prends depuis la naissance de mon petit ouvrage , a usurpé le nom de *Cousin Jacques* , pour écrire des pauvretés que je crois dirigées contre ces singes imitateurs serviles et bas dont je viens de parler.

Mais comme on pourroit croire que c'est contre moi que s'est exercée la plume de dinde du faux cousin qui n'a voulu piquer sûrement que le faux Duchêne, je suis bien aise d'en dire un mot en passant. Ce prétendu *Cousin Jacques* est aussi un de ces animaux copistes, une de ces guêpes venimeuses qui, ne pouvant composer de miel, se fourrent dans la ruche des abeilles pour en gober sans façon. Ce plat *Cousin* n'est pas l'aimable et délicieux auteur qui voyage aussi lestement dans la lune que moi dans ma boutique. Ce n'est pas ce gentil *Cousin* qui vient de faire le joli *Nicodème* de ce petit théâtre si frais, si attrayant ; ce n'est pas ce *Cousin* que j'ai toujours aimé, et qui, mêlant gaiement l'esprit à la morale la plus ingénieuse, à la gaieté la mieux soutenue, ravit en même tems et le cœur et la tête. Ainsi le vilain bougre qui s'intitule *Cousin Jacques*, rue de Chartres, n°. 70, est encore un foutu corsaire sans délicatesse, sans idées et sans nom.

D'ailleurs,

Du venimeux Cousin je crains peu la morsure,
Un vil insecte fait une foible blessure.

Signé, le plus véritable des véritables Père
Duchêne, Md. de fourneaux.



A PARIS, de l'imprimerie de CHALON, rue du
Théâtre Français, l'an deuxième de la Liberté.



VINGT-HUITIÈME
L E T T R E
BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

Castigat bibendo mores.

Il châtie les mœurs en buvant.

Un patriôte, qui sait mieux le latin que le père Duchêne, lui a donné cette devise pour mettre au-dessus de ses Lettres.

Bienfaits de l'Assemblée Nationale et du Roi.

Sous l'ancien régime, quand on faisoit travailler les pauvres gens à des ateliers de charité, on leur donnoit le moins possible, et on gagnoit sur chacun

d'eux de quoi payer de bons cuisiniers, de beaux équipages, des troupeaux de grands laquais bien retapés, bien nourris et bien fainéans; et au-lieu de 20 sols, le malheureux n'en avoit que 12, que 8 même, le reste entroit dans de belles bourses brodées. Enfin, on sait foutre qu'il y avoit des pensions jusques sur la paille des galériens. Aujourd'hui un pauvre diable ne verra pas retenir la moitié du salaire de son rude travail, et gagnera du moins ces 20 sols sans retenue. L'Assemblée Nationale vient de décréter une chose qui me fait grand plaisir. On va disposer de 15 millions pour faire travailler les pauvres; et, comme on le voit, elle s'occupe très-sérieusement du sort des malheureux. Il faut dans un état que l'oisiveté soit répudiée. Rien de si honteux pour un grand peuple ardent et courageux que la fainéantise. Elle est foutre le fléau des Empires. On ne veut plus de mendians, on veut des travailleurs. Dans tous les départemens on distribuera les travaux et les secours. Que peut-on de mieux? Il y a de foutus lâches qui aimoient bien mieux faire les calins, et tendre un bras que d'en remuer deux; ces gens là sont méprisables: ils seront au moins sans excuse. Ce qui corrompt la multitude, ce sont les aumônes mal distribuées, ce sont les superfluités des riches jettées sans choix et sans discernement dans les mains de celui qui contrefait le nécessaire, et qui n'est souvent qu'un jeanfoutre; voilà ce qui multiplioit les brigands et les mauvais bougres. L'indifférence, qui foutoit par les fenêtres la surabondance de la richesse, alimentoit la lâcheté. Il falloit des demandeurs à la porte des grands, foutre, pour enfler leur orgueil, et rien ne leur coûtoit moins que d'en entretenir le grand nombre, puisque c'étoit sur la multitude appauvrie en totalité qu'ils prélevoient de quoi s'en faire importuner en détail. Un pays libre et fortuné

ne doit foutre pas compter un seul mendiant dans son sein. Tous les hommes étant frères, amis et concitoyens doivent tous contribuer à se secourir mutuellement. Il faut même que le paresseux soit forcé par la loi au travail qui sert à perfectionner, à assurer le bonheur d'une grande famille, et que son inutilité ne la déshonore pas. Les grands mendiants décorés autorisoient les petits enguenillés qu'ils écrasoient, en ayant l'air de leur être fort utiles, à peu près comme ceux qui, pour cacher leurs friponneries, font des largesses sans fin, même à ceux qu'ils volent comme de foutus gredins.

Mais ces tems d'ignominie sont passés. Le Français, d'un côté pillé sans mesure, de l'autre étoit avili, dégradé. Qui ne se souvient pas de ces jours affreux, qui certes, ne sont pas les plus beaux du règne de Louis XV, où l'on entassoit par milliers, dans des cachots infects, les hommes dont la misère seule étoit tout le crime..... Oh! combien j'en ai vu périr! quelle pitié, foutre! Aulieu d'occuper tous ces pauvres bougres, aulieu de soulager ces infortunés en tirant parti de leurs travaux, on trouvoit foutre plus simple, plus commode, moins dispendieux de les faire expirer par centaine au milieu de toutes les horreurs de l'esclavage, couverts d'ulcères et de vermine, nourris moins bien que les chiens de la meute Royale.

Foutus aristocrates, regrettez-le donc votre chien de régime, ô! tems désastreux, où l'on a compté plus de 15000 victimes du despotisme et de l'indifférence la plus atroce et la plus barbare! Dans ces jours diaboliques où tout l'enfer sembloit déchainé contre tout ce qui étoit pauvre, si tous ces malheureux avoient eu UNE ASSEMBLÉE NATIONALE, n'auroit-on pas su pourquoi on faisoit foutre et périr pour rien tant d'hommes dans les fers? Et de notre tems encore, malgré les desirs d'un bon

Roi , on lui a soufflé l'argent destiné aux hôpitaux qui sont restés-là , et celui pour les grêlés , foutre , ah ! si nos législateurs avoient trouvé le foutu coffre-fort moins vuide , vous auriez vu d'autres bien-faits , d'autres grandes marionettes ; mais tous les fils étoient cassés ! maintenant ils les raccommoient.

Le Roi , secondant de l'Assemblée , et ne suivant que son bon cœur , s'occupe aussi des pièces à mettre à la sous-guenille du pauvre. Bravo ! les deux pouvoirs légitimes réunis pour faire le bien , apprendront , foutre à l'Univers , qu'on prépare enfin le bonheur de la France , quand tant de pouvoirs biscornus et dévorants faisoient l'impossible pour ne le concentrer que chez eux , foutre.

SANCTION du Décret qui prescrit le Serment civique à tous les églisiers hauts et bas , maigres et gras , aristocrates et patriotes , rouges , violets , noirs , blancs , bruns , châtaîns , galans ou dévots , ignorans ou savans , unis ou pédans , faiseurs de mandemens fanatiques ou de sermons patriotiques , riches pauvres , graves ou gais , etc. etc.

Le voilà donc passé , malgré votre rumeur ,
Ce bon Décret que l'aristocratie
Fit voyager jusqu'à l'Italie ,
Afin que le St. Père y donnât sa faveur ;
Comme si l'Evêque de Rome
Put rien sur les Français depuis les droits de l'homme !

Toujours de plus fort en plus fort , comme chez *Nicolet* , excepté que ce ne sera pas nous qui payerons le spectacle , mais bien les grands comédiens eux-mêmes , qui depuis si long-tems , jouent à nos

dépens , sans que même nous eussions le droit de les siffler.

Que ferez-vous maintenant , pauvres gens , à qui la Lettre de notre bon Roi a fait allonger le nez d'une aune. Ce n'est pas manque de vous remuer de cent manières , comme le serpent qu'on écrase , si vous n'avez pas réussi à le décider autrement. Vous faites dire dans la Gazette de *Cochon* , que ce Prince a été forcé. Dites que c'est son bon génie qui ne l'a pas abandonné. Le Ciel qui le guide , le fait seul mouvoir , en dépit de vos plaintes , de vos foutues cajoleries , de vos grimaces , dont il n'est plus dupe , puisqu'elles ressemblent à celles de ces singes qui en font cent mille pour obtenir qu'on leur foute un bon morceau par le bec. Ce doux siècle n'est plus , et le sort impitoyable pour vous maintenant , a reconnu ses torts , et veut nous servir à notre tour.

Comme elle est belle et sublime cette Lettre de mon Roi ! son bon cœur s'y montre tout entier ! Je suis sûr qu'elle a foutu la fièvre à toute la racaille aristocratique. Pour moi , je me la suis si bien fourré dans la cervelle , que je la sais par cœur. Elle est si franche , elle est si consolante pour les patriotes , qu'ils devroient tous la faire copier pour en orner leurs porte-feuilles. Pour moi , j'avois une ribotte à faire le jour qu'elle a paru , et j'ai fait faire avec elle un si bon repas à mon esprit et à mon cœur , que je n'ai pas plus songé à me bourrer la pance qu'à me laver le gozier avec quelques bouteilles de bon vin. Mais , foutre , je n'y perdrai rien pour attendre , et je veux vuider avec mes bons amis , un poinçon de Maçon tout entier , à la santé du meilleur des CAPETS.

Déjà tous les succulens *Amis* de ce bon Roi , l'égratignent dans leurs chiffons périodiques , leurs plumes empoisonnées sont autant de poignards levés.

sur celui qu'elles défendoient , qu'elles caroissoient , qu'elles amadouoient tant que l'espoir de le séduire comme des gredins , leur a reste. Fi , les vilains ! les voilà bien démasqués maintenant , ces mielleux et perfides *Royalistes*. L'autre jour on a dénoncé aux Jacobins , si décriés par ces Jean-foutres decaffards , des élégans du foyer de l'Opéra , qui tenoient contre son auguste personne , les discours les plus indignes. Il verrabientôt ce bon Ami , quels sont ceux qui lui sont le plus attachés. Que de masques vont tomber ! ils seront à bon marché pour ce carnaval. Ce foutu singe de Gazettier de Paris , ce savonneur de barbes à 2 sols , ce *Cochon* enfin , ne se met-il pas le cerveau à la torture pour moriginer le Roi , lui , cet insecte malveillant. Comme il est le trompette de l'aristocratie , je vous regalerois bien d'une pièce curieuse ou du moins d'un fragment de lui , *Cochon* ; mais j'ai trop peur de vous faire bâiller comme des carpes , et foutre je passe à d'autres objets.

On compte 54 bons Prêtres qui ont fait le serment. Quelque jour le diable les emportera , car il faut être impie pour faire une pareille sottise. Et vous verrez qu'il n'y aura de sauvés que les ci-devant monseigneurs très - pieux , très-édifiants et très-zélés observateurs des formes anciennes qui pouvoient leur conserver un assez joli petit sort , tandis que cette vilaine Constitution leur enlève des titres et des pouvoirs avec lesquels ils pou-

voient faire agénouiller dans la boue devant eux toutes les bonnes femmes pour des déluges de bénédictions.

Le joli petit complot de Lyon découvert , à bien dérouter des aristocrates , foudre. Une bande de ci-devant gentillâtres montagnards , étoit partie de l'Auvergne pour joindre le noyau de d'armée ; mais le noyau a été cassé , et l'amande amère est seule restée. Tous ces preux Chevaliers , armés comme des Césars , sont partis dociles aux invitations réitérées de M. *Cochon Derosoi* , qui leur crie de dessus son fumier , depuis très-long-tems : *qu'attendez-vous , CHEVALIERS FRANÇAIS , pour vous réunir ? faites éguiser vos nobles épées pour couper les oreilles roturières à toute cette canaille , qui se croit pétrie de la même pâte que vous. Défendez le Trône et l'Autel ; mais écrasez votre patrie. L'Autel et le Trône sont tout. La Patrie n'est qu'une petite décoration. Marchez , et lavez dans le sang , les injures faites à vos armoiries , à vos lièvres , à vos perdrix , dont la mémoire est flétrie à jamais d'avoir eu pour tombeaux des estomacs de VILAINS.*

On dit que ces mêmes *vilains* voyant les dispositions de nos valeureux guerroyeurs , se sont disposés à faire des feux de joie avec leurs beaux Châteaux , tandis qu'ils alloient rougir le Rhône du plus pur sang des Patriotes. Les Auvergnats ne

boudent , foutre pas ; et ces bonnes gens , accoutumés à la fatigue , au bruit des chaudrons , auroient , foutre , fait un charivari de bougre , sans une proclamation fort sage et venue très-à-propos de messieurs les Municipaux d'Aurillac. On croit que les 300 chevaux pris à Lyon , étoient de *Nobles* chevaux , il y en avoit plusieurs qui entendoient au nom de *Marquis*.

Signé, le plus véritable des véritables Père
DUCHÊNE , Md. de fourneaux.

(*A la prochaine l'affaire des Suisses.*)

Je ne souhaite pas la bonne année à mes amis Lecteurs de ces petites folies , l'année des Patriotes commençant au 14 juillet. D'ailleurs, dans ce tems-ci on a le nez trop froid pour s'accoler.



A PARIS, de l'imprimerie de CHALON , rue du
Théâtre Français, l'an deuxième de la Liberté.



TRENTE-QUATRIÈME
L E T T R E
BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

Castigat bibendo mores.
Il châtie les mœurs en buvant.

*Trois Aristocrates de la première force arrivés
à Paris.*

SANS doute le Crispin de l'Aristocratie, l'Apôtre *Pelletier*, ce subtil Aristocomique, qui vient de mettre tous les ressorts de son imagination de singe en mouvement, pour dicter à un graveur une pasquinade archidégoutante, où il représente un fanfaron donnant des coups de pieds au cul du ci-devant duc d'O.. Ne

regalera pas ses joyeux lecteurs avec une nouvelle gravure jointe à ses Nos. représentant trois animaux tenant du loup et du tigre , enchainés et baricadés dans une voiture , faisant une grimace d'enragés et nouvellement amenés de *Lyon* à *Paris* pour la foire Saint-Germain. *Malgré les mauvais traitemens de la gendarmerie à la garde Nationale , et les petites ruses du maussade OFFICIER.*

Ces trois horribles foutus monstres , qui s'étoient échappés de la gueule brûlante de Lucifer , et qui sourdement s'étoient réunis à d'autres bêtes féroces échappées des montagnes de la Savoie , rodoient en tapinois depuis long-temps pour déchirer les flancs des Patriotes de la bonne ville de *Lyon* , et se désaltérer dans leur sang. Mais si la cruauté veille , le courage , le patriotisme , l'intrépidité ne dorment pas , et , de même que le loup qui croit dévaster les troupeaux paisibles , se voit pris dans le traquenar du berger vigilant , de même , foutez , les trois harpies que nous verrons bientôt à deux sous par personne , ont été emberlicée dans les filets des prévoyans Citoyens qu'ils comptoient déchirer à belles dents.

Le journal *Gauthier* , fait par une bougre de bégueule n'en parlera pas , ni *Royou* , ni *Cochon* , ni *Montjoye* n'en diront mot. D'ailleurs , toutes ces pécores , elles-mêmes , sont un vrai gibier de foire St. Germain , qui vont être accollés à *Mallet-du-Pan* , à *Cranart* , au chevalier *Bébé* , dit *Meudemaupas* , à deux sous , à deux sous , de par le *Tribunal de cassation* A propos de ce Tribunal : on m'a assuré que M. *B se-t-ut*

procureur-syndic , avoit dénoncé à la chambre fraccassante les bougres de gredins ci-dessus cités comme perturbateurs du repos public , comme propageant périodiquement dans tout le Royaume la peste Aristocratique , et la cuisante galle de l'hypocrisie ; comme dénigrant scandaleusement et calamiteusement les loix du tribunal suprême de très-souveraine , très-puissante , très-magnifique , très-redoutable , très-éclairée , très-sublime et très-respectable dame NATION. On m'a assuré que tout bien senti , tout bien vu , pesé , examiné , la force exterminante qui avoit agi rue de Varennes , contre les porcelaines et glaces du spadassin *de Castries* , parce qu'il avoit perforé le bras du Patriote *Lameth* , avoit eu bien moins de raisons d'exercer ces bruyantes fonctions , qu'il n'en auroit contre les susdits délinquans , dont les plumes empoisonnées sont autant de foutus poignards , qui nuit et jour , font à la liberté de larges et dangerenses plaies ; et qu'en conséquence , à la première réquisition des Patriotes , grièvement insultés , le vacarme et l'attaque foudroyante commenceroient en règle pour mettre une fois fin à cette frénésie maudite , qui s'en va toujours déchirant , toujours chimant , toujours pincant , mordant , égratignant et arrêter le débordement fangeux des paperasses scélérates et vénimeuses qui portent par tout le désespoir , la haine et le desir odieux de s'égorger , au nom du fanatisme et de l'orgueil.

Je serois vraiment désolé que le trop fameux Tribunal fit tapage. Je l'invite , au nom de la paix , à modérer sa justice , et à se contenter , s'il punit , de

mettre dans la main de tous ces bougres de griffons insolens et méprisables, LA QUEUE DE L'ÂNE seulement.

J'oublierois peut-être de dire à mes lecteurs des départemens, que s'ils veulent la collection de mes lettres, depuis celle, à tous les soldats de l'armée, il faut qu'ils s'adressent à mon petit bougre d'imprimeur, qui est un bon enfant et qui la leur fera passer brochée. On les prie d'affranchir la lettre et l'argent, sans quoi on les enverra faire foutre.

Notte sur les assignats de 50 livres.

L'Assemblée Nationale avoit un but fort sage en créant la caisse de l'extraordinaire pour les manufacturiers et maîtres d'ateliers. Un seul inconvénient existoit, celui d'être obligé de porter son billet de 1000 liv. huit jours avant de recevoir. Les assignats de 50 liv. sembloient y remédier, mais les brigandeaux, mais les fripponneaux, mais les successeurs de Mandrin, de Cartouche et de Poulailleur, les marchands d'argent, ont calculé dans leurs têtes de larons, qu'ils pouvoient griffer trois pour 100 d'intérêt sur l'échange des gros foutus billets et vont leur train. Il me semble, à moi, mille millions de pistoles fondues ! que c'est une infamie de souffrir que les billets se vendent. L'Assemblée se trouve avoir fait de la bouillie pour les chats de la rue de Vivienne. Les bougres de matoux se feront étouffer ! Je le crains pour eux.

Encore une société fraternelle.

Ah ! foudre , si je pouvois , à chacune de mes lettres ; annoncer une nouvelle société fraternelle , bientôt je verrois avec plaisir la France entière ne former qu'une seule et même famille. Voilà encore à Paris une nouvelle et troisième société , dont la formation a été annoncée dernièrement aux *Jacobins*. Je prêcherai tant que je pourrai cette réunion , qui fait qu'on s'aime , qu'on se connoît , qu'on s'instruit ; choses si rares dans une grande ville , où à peine on osoit se voir et se lier ; où à peine on pouvoit se connoître et se communiquer ; où on s'évitoit parce qu'on se redoutoit mutuellement. De là ce vil égoïsme , cet amour de soi , si pernicieux , si cruel , de là , cette incroyable facilité pour le despotisme , d'étendre ses griffes crochues sur tous les citoyens isolés , divisés , étrangers les uns aux autres. Quoi , les hommes n'auroient donc pas seulement la vertu des chauves-souris , qui se serrent , qui se réunissent , qui s'accollent pour jouir ensemble de l'horreur des ténèbres. Quoi , des citoyens ne se presseroient pas , ne s'impatiseroient pas pour jouir entre eux des douceurs et du grand jour de la liberté. Je ne cesserai de vous le prêcher , serrez-vous , citoyens , les tyrans ne vous ont foutus malheur que parce que vous étiez divisés. Pour qu'un vaisseau aille bien , pour que la manœuvre soit bien exécutée , il faut que le même accord , que la même intelligence règne dans tout l'équipage , sans cela on se fout sur des bancs de sable et on reste amarés comme de tristes bougres.

Catéchisme des bons Prêtres.

On a imprimé à coté du père Duchêne le catéchisme des bons prêtres, fait par un bon prêtre, on le trouve à la même enseigne que mes lettres. Voilà ce qui s'appelle de la bonne et solide raison, sans galimathias. Voilà de la morale angélique bien tournée, bien simple, sans amphigouri, sans patos. Ah ! si tous ceux qui ont cru faire les docteurs en refusant le serment civique, si tous ceux qui ont cru donner un pied de nez à la nation, en s'en donnant une toise, avoient foutu dans leurs caboches, dures comme fer, les principes de ce petit ouvrage naïf autant que précieux, ils n'auroient pas fait les din-dons comme ils l'ont fait, ils auroient monté comme de grands garçons dans l'égrugeoir évangélique, et là, sans façon, sans grimaces, sans rancunes, ils auroient levé une patte docile et auroient prononcé, le visage rayonnant d'une joie pure, le serment si décrié par les vieilles sempiternelles de bigottes qui n'y connoissent rien, par les écrivassiers forcenés et ciniques qui gagnent plus de louis au trouble qu'il ne gagneroient d'oboles dans la paix, par les prélats de qualité qui se croient avilis de voir qu'on va mitrer et crosser aussi des vilains, par les abbés musqués qui croient plus à une contre-révolution, comme de foutus imbécilles, qu'à la sainteté de la religion, et qui seront damnés comme la poulle à Simon, pour avoir plus songé aux revenus de l'église et aux petites vierges folles qu'aux béatitudes célestes. Ils vous

l'auroient prononcé ce serment décrié par des robino-crates de toutes les mères, par des comtesses antiques comme le cheval de bronze, par de vieux caffards de militaires qui ne savent plus ni se battre, ni boire, ni... danser.

Si M. le curé de *Ruel* avoit appris le petit catéchisme, il n'auroit pas, comme uné foutue bête, fait un prône insensé, risible, anti-civique qui l'a réduit à déloger plus vite qu'il ne l'auroit voulu. Outre le tribunal de *cassation*, nous avons un tribunal de *chassation*. C'est une chose bien expéditive que ces charmans tribunaux... Celui qui a jugé, en dernier ressort, le noir curé de *Ruel* a été fort pacifique. Il n'a pas brisé une seule bouteille en déménageant le presbytère du tétu personnage. On diroit qu'il a transporté les meubles sur du coton. Chacun disoit au pasteur, un peu sot pas moins : *adieu, monsieur le curé, adieu, adieu....* Ce départ s'est passé le mieux du monde. Dans un autre tems, il en auroit coûté beaucoup à M. le curé, eh ! bien dans celui-ci il n'a fait que les frais d'un plat discours. Voyez comme la nation est généreuse ! Rien pour avoir détapissé, démonté les lits, les armoires ; rien pour avoir chargé, rien pour avoir voituré les meubles de M. le curé. Il est à Courbevoye (1), *ne sais quand reviendra....*

Un petit mot aux municipaux de Lyon.

Le patriote et bon citoyen, instituteur et fondateur

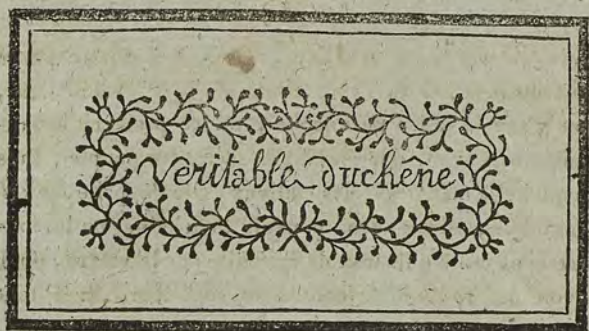
(1) Petit village à côté de Paris.

des clubs populaires de Lyon , M. BILLEMATZ , qui , pendant ces jours orageux , quoiqu'âgé de 68 ans , s'est donné toutes les peines imaginables pour instruire et diriger le peuple dans les bons principes et pour servir , avec un zèle digne du jeune homme le plus ardent , sa patrie , a négligé ses propres intérêts (les pauvres bougres de patriotes n'ont que l'ambition du bien général). Est-ce que MM. les officiers municipaux de Lyon , qui sont de braves gens , ne sauroient pas récompenser cet honnête citoyen , très-instruit et très-bon patriote , en l'élevant à quelque place lucrative ? La révolution qu'il a bien servie lui en fait perdre une de greffier qui étoit tout son bien. Sans doute on sera aussi juste à Lyon qu'à Paris : et on vous foutra à mon ami Billematz une place de secrétaire de la commune. Je la demande pour lui aux bons Lyonnais , ou toute autre , et je m'attends , foutez , bien à n'être pas refusé par d'aussi excellens citoyens.

Signé, le plus véritable des véritables Père
DUCHÈNE , Md. de fourneaux.



A PARIS , de l'Imprimerie de CHALON ,
rue du Théâtre Français , 1790.



TRENTE-HUITIÈME
L E T T R E
BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

Castigat bibendo mores.
Il châtie les mœurs en buvant.

Un coup de patte à l'Aristocratie.

IL faut, en vérité, que le diable possède l'exécration aristocratie, elle prend toutes les formes, elle emploie tous les moyens pour parvenir à renverser ce qui la fera mourir dans les accès de la rage, je veux dire la Constitution. Aujourd'hui, elle est audacieuse comme l'Antechrist, demain elle fait la chatte-mitte, une autre-

A

fois elle est toute en Dieu , ~~et~~ bien à quatre pattes sur les marches du Trône. Dans ses bougres de Palais , où règne la noire mélancolie , où se promène la sanguinaire envie , elle maudit en secret ce peuple , sans lequel elle mangeroit des cailloux , elle l'appelle *Royal-Guénille* , elle voudroit pouvoir l'enchaîner ou lui foutre cent mille quintaux de mitraille par le ventre , pour avoir osé *se révolter* contre ses supérieurs , nés tout exprès , et créés d'une pâte plus fine , pour lui dire , *obéis , nous le voulons* ; d'un autre côté , prenant le masque de la commisération , adoucissant ses traits de furie , faisant patte de velour , elle daigne grimper sous les toits , où ce peuple , qu'elle calomnie depuis si longtemps , gémit dans la misère , dont elle est la cause première , et contre-faisant sa voix sinistre de chouette , elle prend celle d'un ange consolateur , et distribue des secours pris sur les rapines qu'elle a toujours faites. Ailleurs elle fait la cafarde , et rassemble , autour de son spectre hideux , de vieilles avanturières , de dévotes édentées qui croient les clefs du ciel dans ses pattes de Vautour , et leur prêche la sainte et sacrilège insurrection d'une radoteuse bigoterie ; contre les décrets dictés par la providence qu'elle outrage. Là , c'est tout autre chose , après avoir , au nom du Dieu qui la confondra , traité le patriotisme de brigandage , après avoir quitté les Temples qu'elle souille , pour sallir la blancheur du papier de ces ordures fétides , elle cherche à rassembler la foule des serpens qui sont à ses ordres , et voudroit en former une masse funeste , pour envenimer à la fois tous les membres vigoureux de la

liberté. La foutue traîtresse s'en va , criant par-tout , qu'on a détruit la religion , brisé les autels , parce qu'on a cassé les grands *fourneaux* de ses cuisines , et réduit à *trois œufs sur le plat* , les évêques friands et gourmets qui , en défendant le carême , ce produit de nos poules , nourrissoient , caressoient d'autres *cocottes* sans plumes ; dans des épinettes dorées , et damnoient sans façon le pauvre bougre de manœuvre , pour deux sous de tripes , quand ils se foutoient , eux , dans le jabeau , la fine caille. L'aristocratie enfin , annonce par-tout , en se frottant les yeux avec de l'oignon pour se faire pleurer , que *son bon Roi est esclave* , parce qu'elle n'aura plus , *en son nom* , le pouvoir magique , tyrannique et diabolique , de fouiller , jusque dans la peau de taupe , du gagne-petit , pour en excroquer un écu destiné pour ses folies. Elle affecte d'avoir une conscience , un cœur embrasé de l'amour de la paix et du bien public , quand elle n'a réellement qu'un estomac d'Autriche , qui digéreroit le fer , et qu'une poitrine de sorcière , où tous les diables sont nichés pour y aviser aux moyens de bouleverser l'Univers.

Mais comme elle clabaude envain , comme elle est la plus foible , montrons-nous infiniment généreux , et laissons-là s'époumoner. Sa fièvre continuelle , ses convulsions éternelles la dessécheront comme un vrai squelette , et sans que le patriotisme lui applique ses doigts nerveux sur la nuque , laissons-la périr d'elle-même , comme une chandelle qui , manquant de suif , est obligée , malgré ses efforts de s'éteindre. Mes bons amis , bientôt elle ne pourra plus alimenter sa rage , et

nous n'en aurons plus que la mauvaise odeur , sans avoir à nous reprocher de lui avoir opposé d'autres armes que la patience.

Le commerce des Crucifix.

Les noirs , qui ne voyent que des démons dans les Patriotes , et qui , foutre , sont devenus depuis la constitution civile du Clergé , d'une dévotion inconcevable , font tous faire de *Crucifix* , que l'abbé *Jean François* bénira pour chasser les possédés , les enragés d'une lieue. On dit qu'il y en a une manufacture à Paris , et qu'il s'en débite prodigieusement. Ne feront-ils pas faire aussi de petits poignards par milliers en cas de peu de vertus des petites croix , comme du temps des ligueurs ? Les méchans pourroient leur prêter cette foutue intention ; mais pour moi , qui ai l'ame bonne , voilà ce que j'ai pensé. Les évêques et toute la nuée de noirs qui n'ont pas voulu prêter le serment , se repentent sans doute d'avoir jusqu'à présent mené une vie trop peu conforme à la simplicité des Apôtres ; ce serment refusé , n'est pas pour désobéir à la loi , mais pour renoncer entièrement aux vanités de ce monde. Cette fabrique de *Crucifix* , est pour se retirer dans les déserts , et là , dans des grottes , à l'exemple de St. Jérôme , qui se donnoit des *med culpa* avec un cailloux , ils s'attacheront pleinement à la croix et feront une rude pénitence , pour que ce foutu monde , si bougrement corrompu se corrige. L'abbé *Jean François* tout le pre-

mier déposera ses DEUX PISTOLETS , avec chacun le sien , aux pieds de cette image sainte , et le plus dur cailloux qu'il pourra trouver servira , en frappant sans cesse son poitrail dur comme marbre , à lui rappeler les contorsions scandaleuses qu'il a faites en face de la Nation , quand sur un ton , aussi juste que sage , elle a repris les 800 sermes dont il n'étoit que l'usufruitier.

Cependant , je pourrois me tromper sur l'usage des Crucifix nombreux dont on va peut-être donner trente mille chez les benins *Monarchieux* , à tous les foutus nigands qu'ils veulent enjoler ; et si ces pieux grimauds , sont dans l'intention de nous déclarer la guerre à coups de *bons-Dieux* , nous leurs ferons , nous , avec des chapelets de BOULETS RAMÉS.

Un curé de Vitry le Français ayant prêché contre le serment civique qu'il a refusé de prêter , comme un pauvre idiot accaparé par les mitrés , a invité , dans sa rapsodie pastorale , les bonnes gens de sa paroisse , à prier le Ciel en faveur des prêtres persécutés. Les paroissiens , qui savent bien que ce n'est foutre pas poursuivre et persécuter les prêtres , que d'ôter aux évêques leur insolence épiscopale , affublée de noblesse et de titres , et d'ouvrir , aux simples curés la porte des honneurs , si long-temps fermée à leurs vertus ; que ce n'est foutre pas persécuter les prêtres , que d'ôter à M. l'abbé Crossé 50,000 écus de rentes , pour donner aux curés qui n'avoient que cinq ou six cent liv. , quinze cent et un bon jardin ; que ce n'est pas persé-

couter les prêtres que de vider les couvens , ces pépinières de gros fénéans , ces refuges de l'indolence et de la gloutonnerie ; les paroissiens , ont manqué d'exterminer le pauvre homme à coup de cailloux , en sortant de l'église. Je n'approuve pas , qu'on traite comme St. Etienne , qui étoit un brave et digne personnage , un prêtre qui ne peut qu'inspirer de la pitié. Il faut gémir sur leur démence , mais foutre , ne pas leur faire une égratignure. Ils auront beau faire , ça ira , ça ira ; pour nous , prions le Ciel de les rendre moins sots , et sur-tout moins têtus.

Je reviens à l'affaire de la Chapelle. Il seroit foutre indigne de confondre en ce moment les honnêtes chasseurs qui , étant absens ou étrangers à ces divisions massacrantes , n'ont eu aucune part à ce combat malheureux. Il seroit affreux de se venger sur de braves camarades qui sont sans doute affligés des cruautés qui se sont commises et dont ils ne sont pas responsables , parce qu'ils sont *chasseurs* ; malheur à ceux qui , égarés par des insinuations funestes , chercheroient , comme on vient de le faire , à troubler l'ordre public , en suscitant contre ces honnêtes militaires la haine du peuple. Ils sont nos frères d'armes , ceux qui ne sont coupables d'aucun crime ; et les seuls jeanfoutres qui ont fusillé les Citoyens doivent être punis.

Nos ennemis , toujours aiguillonnés par la haine qui les tatonne , voudroient , foutre , bien nous faire larder les uns les autres comme des fricandeaux , mais il faut

les déjouer par LA PAIX , oui , foutre , par la paix ; car avec qui peuvent-ils faire du boucan ? AVEC NOUS , mille zieux ! en payant des pauvres bougres qui se rendroient peut-être à leurs desirs. Mais , mille tonnerres , est-ce que parce que nous sommes pauvres de bien , ces animaux-là nous croient gueux d'honneur ! Ils attendent tout du désordre , foutre , il l'attendent de nous ; que ce soit des Anglois qui cherchent à nous soulever ce que je ne crois pas , parce que l'Anglois ne seroit pas assez jeanfoutre pour contrarier notre liberté , que ce soit des prêtres , des ex-nobles , des marquis réformés , enfin des aristocrates de toutes les couleurs , si nous voulons nous foutre d'eux , c'est de prendre l'argent qu'ils nous donneront , et d'être sages comme des images , plutôt que de trahir notre Patrie.

Plus nous ferons de boucan , plus ils blâmeront la Constitution , qu'ils auront le droit d'accuser de nos sottises : plus nous ferons de mal , plus ils auront sujet de crier qu'il faut un MAÎTRE , et que la liberté qu'on nous a rendue est une foutue misère , au-lieu d'être un bien venu du Ciel ; plus nous serons extravagans , plus ils diront , avec raison , que nous n'obéissons pas aux loix que nous avons faites pour notre bonheur , puisque chaque jour on se tue , on se déchire , on est atroce , on se calomnie bassement : plus nous serons turbulens , inquiets , ardens à nous tourmenter , plus nous les ferons jouir : plus enfin nous négligerons d'écouter de vieux foutus barbons raisonnables et sages , au-lieu de dévorer une nuée de paperasses plus exécrables que la gueule enflammée de cerbère , et qui nous bouleversent la cervelle , comme ils veulent bouleverser la France , plus nous serons à plaindre : enfin , mes chers camarades , des fauxbourgs et de la ville , et des campagnes ; avec du tintamare , nous gâtons tout , foutre ,

nous faisons triompher nos ennemis , nous justifions leurs grimaces , leurs plaintes , leurs entreprises , nous détruisons notre commerce en chassant les gens riches qui nous foutent de l'ouvrage et des fourneaux à faire , nous désolons nos familles , nous préparons un tapage de millions de diables habillés en guerre civile ; et , la belle avance quand nous aurons foutu le feu aux quatre coins du Royaume ! au-lieu qu'avec de la patience , et en ne cédant pas , comme des jeanfoutres , aux gredins qui veulent à toute force brouiller les cartes , nous verrons peu à peu renaître la félicité à laquelle nous aspirons tous , nos femmes , nos enfans seront heureux , foutre , nous boirons comme des templiers , sans craindre ni Bastilles , ni mouchards , nous aurons de l'ouvrage , parce que les étrangers abonderont chez nous , et nous n'aurons plus la honte d'aller tendre la main pour recevoir un morceau de pain , qui doit faire rougir un Patriote , quand c'est un aristocrate qui le donne.

N. B. LE DUCHÈNE dégoûtant qui a la pipe , et dont la hache annonce la morale et les principes humains , est un foutu chenapant qui n'a pas honte , pour se faire croire un peu de sens commun , de copier mes étoiles. Ce joli cadet est un *Abbé J**** , qui griffonne ces ordures. Je le nommerai , je le lui promets. C'est lui qui déchire aujourd'hui le bon patriote *Danton* , dont l'exhaltation n'a jamais été que l'indignation profonde que lui inspirent les tyrans.

Signé, le plus véritable des véritables Père
DUCHÈNE , Md. de fourneaux.



A PARIS , de l'Imprimerie de CHALON ,
rue du Théâtre Français , 1791.



QUARANTIÈME
L E T T R E
BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VÉRITABLE PÈRE DUCHÊNE.

Castigat bibendo mores.

Il châtie les mœurs en buvant.

Le plus utile , le plus satisfaisant des décrets.

ENFIN vous l'avois-je toujours dit , mes chers camarades , de la laisser faire cette assemblée nationale , et que peu-à-peu elle tireroit des décombres dont elle s'est entourée des matériaux utiles pour composer quelque chose de neuf et de bougrement solide.

Vous ne vouliez pas me croire quand , foutez , je vous

A

disois de patienter et que vous ressentiriez les effets de ses travaux , malgré les efforts de ses ennemis et leur moue continuelle.

Voilà le bon décret qu'elle vient de rendre dans sa sagesse , et comme elle sait que le bon vin est l'ame de la vie , que le bon vin fait pour les hommes libres , et non pour les esclaves qui sont des grenouilles condamnées à l'eau , doit donner à notre patriotisme une nouvelle force , et porter dans nos veines le feu divin qui chasse la mélancolie et sait nous rendre heureux , elle a dit :

« *L'assemblée nationale décrète qu'il ne sera*
 » *établi sur les VINS , Eaux de vie , Cidre et Poi-*
 » *rée , aucun droit au cru , à l'enlèvement ni à la*
 » *circulation dans l'intérieur du royaume , et que ce-*
 » *pendant tous les droits existans seront perçus jus-*
 » *qu'au jour qui sera fixé pour leur SUPPRESSION ,*
 » *modification ou remplacement.*

Adieu donc toute la race des chevaliers souterrains , des rats de cave , des crapauds jaugeurs , grugeurs. Adieu donc ces milliers de bougres , toujours armés en guerre dans nos celliers et qui , malgré les coups de bâtons que nous leur foutions de tems en tems sur l'échine , étoient toujours vexans , insolens , galonnés à nos dépens et avec notre trop bu , et qui nous seroient descendus jusques dans le ventre s'ils avoient pu.

Aimables enfans de Bacchus , vous biberons , réjouissez-vous , vous ne tremperez , foutre , plus la soupe qu'avec du Bourgogne , et vous devrez cet avantage divin à vos représentans. Qui ne partagera pas ma joie dans ce moment ? Ce ne peut être que de foutus aristocrates

buveurs de tisane. Mais les vigneron , mais les musiciens , mais les sonneurs , mais les dragons , les grenadiers , les matelots , tous bougres à poil et qui siroteront dur , vont bénir le sénat inspiré dans ce jour par le dieu des bouteilles.

Qué d'avantages à la fois ! Vous ne pourriez pas foutre votre bec sur les bords d'un verre que mille *crapauds* n'y eussent avant vous foutu le nez. Ils vont rentrer dans la fange ces vermines curieuses , processives , tracassantes es souvent massacrant ; et du moins , mille nom d'un baril , vous pourrez vous foutre tranquillement une phiole sur l'estomach pour noyer les soucis , sans que toute une armée de commis révoltans ait vu , mesuré , tripoté votre vin avant que vous l'ayez seulement goûté.

Vous enverrez votre dondon à la cave , sans crainte , foutre , qu'un impudent visiteur , en sondant vos pignons ne la cajole et ne vous foute ensuite un procès-verbal au cul.

Si les droits , sur ces denrées de première nécessité , cessent et sont remplacés sur des objet auxquels le pauvre bougre touche à peine , ce sera tout gain pour lui. Les boissons diminueront et , foutre , il pourra de tems en tems se restaurer après son travail. Une goutte de sacré-chien fait toujours plaisir ! Vive l'assemblée nationale.

N'étoit-ce pas honteux que ces sangsues du peuple , que ce bon décret va foutre à l'eau , élément fait pour elles , fussent toujours dans nos cuves et dans nos tonneaux.

De même que les prêtres nous prennent en naissant , et ne nous quittent pas même en mourant , tout cela pour de l'argent , de même la séquelle incommode et tyrannique des commis de la soutu ferme , étendoit son grapin d'imeur sur notre vin naissant , et ne le quittoit pas de vue qu'il ne nous soit entré dans la vessie. Oh ! les bougres... et jusqu'au poiré que le cultivateur malheureux faisoit avec de l'eau et du mauvais fruit , étoit sujet à leur inquisition fiscale. Une décoction de genièvre , une lessive de cormes , de pommes ou d'alises , payoit presque autant que du champagne , et le pitoyable rafraichissement du pauvre affaissé sous le poids du travail , lui coûtait à proportion plus de droits que la liqueur bienfaisante et fine , qui restauroit l'estomac du riche voluptueux épuisé de débauches.

C'est sur-tout sur les denrées de première nécessité que nous , pauvres diables qui portons tout le poids du jour , verrons la bienfaisance de l'assemblée. Elle s'en occupe sérieusement. C'est sur-tout à Paris , qu'il faut qu'elle fasse sentir les bienfaits d'une réforme de bougre , et sur les boissons , et sur la viande , et le bois et les cuirs.

C'est alors que le Diable des contre-révolutions , viendrait armé de cent TONNERRES , plus *monarchiques* les uns que les autres , que nous lui montrerions des cornes plus longues que les siennes. C'est alors qu'un malheureux ouvrier qui , ne gagnant que vingt-quatre sols , ne payera plus , tout bien examiné , 34 liv. d'impositions , sera bien pénétré qu'on s'occupe de son sort et de celui de sa pauvre petite famille.

C'est peu pour lui qu'on ait décrété mille belles choses , s'il n'est pas plus heureux. Mais , foutre , il le sera , j'en jure par le dieu de la treille.

Présidence de Mirabeau.

Que vont dire les ennemis de Mirabeau , ce tyran des tyrans , ce bougre à poil , si souvent vainqueur des aristocrates , quand ils vont apprendre qu'il est devenu le premier homme de la Nation et qu'il est monté sur le trône de la présidence. Cette élévation , méritée par le génie , doit faire crêver de dépit des milliers de bêtes noires , et tel est le pouvoir d'un grand homme , que les honneurs qu'il reçoit sont encore une victoire qui boucane ses envieux et les jean-foutres de calomniateurs.

Bien différent de son frère *Tonneau* , grand généralissime des aristocrates , il a su forcer le peuple qu'il a bien servi à oublier quelques torts. Aussi doit-il , foutre bien , de son côté être content du peuple qui , dans tous les tems , le regardera comme le plus ferme appui de ses droits , et promet de le protéger contre les attaques de ses ennemis. Mais aussi , qu'il ne change , foutre , pas ; car au-lieu de le soutenir et de le venger , si l'on vouloit lui foutre une dandine aristocratique , il l'abandonneroit à ses remords. Mais il faut espérer que notre président , qui n'est pas une foutu bête , ne jouera pas à pair ou non sa réputation et terrassera toujours les noirs avec la foudre de ses sublimes discours. Qu'auroit-il à gagner d'ailleurs en s'écartant du chemin qu'il s'est tracé ? il ajouteroit à la haine de ceux qu'il a bousculés

sans remission la haine de ceux qu'il abandonneroit comme un lâche.

Non, non, *Mirabeau*, tu ne trahiras pas le peuple, et tu connois trop le prix de la gloire. Poursuis sans relâche la maussade et ridicule cohue des brailards qui heurlent en vain contre toi. Ils n'ont pour eux, ces fanatiques enrageans, ni la raison, ni la justice, ni tes rubriques étincelantes : ta voix les écrasera, ne perds pas de vue les honneurs que t'ont mérité tes travaux. Songe à te purger entièrement dans le creuset de la reconnaissance publique de quelques impuretés. Ne sois, foutre, plus le *Mirabeau* d'autrefois, pour être avec éclat le *Mirabeau* d'aujourd'hui.

Le doyen des Soldats honoré par l'Assemblée Nationale.

Un ancien camarade du régiment de Touraine, le brave *Teuret*, dont l'honorable sein est décoré de trois médaillons bien mérités, dont les cheveux ont blanchi sous les lauriers, étoit réduit à 300 liv. de pension, c'étoit 100 liv. par médaillon ! tandis que des monseigneurs, qui n'ont passé leur tems qu'à faire les agréables à la cour, et qui, dans vingt ans de services, ne peuvent compter réellement que cinq ans, avoient des 30, 40000 liv. de pensions, et plus. On vient de doubler celle du vénérable vétéran pour que le bonhomme, au moins, l'âme de tems en tems la chopinette à la santé de ses bienfaiteurs qui, dans sa personne, ont honoré vraiment TOUS LES SOLDATS. Après de telles preuves de

considération et de reconnaissance pour les services des braves militaires , se trouveroit-il dans l'armée un seul aristocrate ! Non , foutez , tous doivent sentir dans ce moment quel cas les représentans du peuple savent faire des véritables services , récompensés toujours si peu par les ci-devant maîtres de toutes les faveurs. Vous auriez , double zieux , paru devant eux couvert de médaillons depuis la tête jusqu'aux pieds sans intéresser davantage , à vos justes titres , leur petite grandeur et leur orgueil. Vive l'Assemblée qui honore les Vétérans.

Enlèvement projeté du Roi.

Bon Dieu ! toujours des complots toujours des projets , et à quoi bon toutes ces tentatives ? Pauvres insensés , en supposant , foutez , que vous puissiez réussir à quelque chose , à quoi tout cela vous meneroit-il , à faire bien du mal sans aucun espoir de succès. Les aristocrates à qui la tête n'a pas tout-à-fait tourné , savent bien que si jamais il y avoit une grande affaire ils en seroient les dindons ; aussi gémissent-ils les pauvres bougres de voir les fous qui veulent à toute force un coup d'éclat , se mettre l'esprit à la torture pour y parvenir. S'il y a des vices qui les désespèrent dans la constitution , ils attendent (les raisonnables s'entend) tout du tems , et ils aiment mieux s'en fier à l'espérance qu'aux grands sabres des chevaliers sans peur qui ne seroient pas si fiers s'ils entendoient rouler les monstrueux tonnerres des patriotes intrépides. Vous verriez tous ces *Monarchiens* qui arment la bienfaisance du flambeau

de la discorde , et qui pétrissent le pain qu'ils distribuent aux malheureux avec le levain de la GUERRE CIVILE , vous les verriez se fourrer dans des trous , si la liberté vomissoit en éclats sur leurs têtes hypocrites et fanatiques force mitraille , assaisonnée de bombes enflammées. Vous verriez ces légions d'imbécilles qui forment cette redoutable phalange , les procureurs , les rohinocrates les abbés orgueilleux , les chevaliers ruinés , et tous les cuistres distributeurs de miche , se disperser tremblans , et se cacher jusques dans les égoûts si , foutre , la majesté du peuple qu'ils outragent , en le caressant , déployoit sa force et sa redoutable énergie.

Non , non , notre monarque chéri ne s'en ira pas ? On n'enlève , foutre , pas un roi , *patriote sur-tout* , comme on enlève une jolie femme. Il aime trop le peuple français qui s'applaudit chaque jour d'avoir un aussi bon chef pour foutre le camp , sans songer aux suites funestes d'une pareille équipée. D'ailleurs j'ai eu peur de ce départ comme tant d'autres ; mais la dernière lettre , à l'Assemblée Nationale , de ce prince , qui n'est , foutre pas un charlatan , mais qui est au contraire un digne et honnête homme , a dissipé toutes mes craintes. Lisez-la , patriotes , et vous serez rassurés. . .

Signé , le plus véritable des véritables Père
DUCHÊNE , marchand de fourneaux.



A PARIS , de l'Imprimerie de CHALON , rue du
Théâtre-Français. 1791.



QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME

LETTRE

BOUGREMENT PATRIOTIQUE
DU VERITABLE PERE DUCHÊNE.

Castigat bibendo mores,
Il châtie les mœurs en buvant.

LA LIBERTÉ OU LA MORT.

ENFIN, le voile est déchiré! la trahison se montre à découvert. Celui pour qui notre sang auroit coulé s'il l'eût fallu pour compléter son bonheur est parti! Oui, foudre, il veut qu'un fer ennemi le repande: il veut régner en despote sur des esclaves soumis; il veut revenir, par un chemin de sang et de carnage, sur le trône.

qu'il abandonne ; il veut , au lieu des vœux que nous formions sans cesse pour que le ciel protégât sa vie , ne plus entendre que les accents de la plainte et du désespoir qui la maudiront : il veut que l'amour que sa perfidie soutenue nous avoit escroqué , se change en indignation , en haine éternelle : il veut enfin que le ciel , irrité de tant de lâchetés , seme sur ses jours voués aux malheurs , le désordre , le remôrd et l'horreur.

Prince pusillanime , à quoi t'expose-tu toi-même , à quelle épouvantable extrémité livres-tu ce peuple , qui naguères , étoit prosterné pour toi aux pieds des autels , que la bande des forcenés hypocrites qui t'ont trahi , trompé , disent renversés ? Il y remercioit la divinité de t'avoir accordé la santé. Il se réjouissoit que tes jours eussent été respectés par la douleur. Vois l'usage que tu fais de cette existence que te conserva le Dieu que nous avons invoqué. Que de trésors les monstres qui t'entouroient t'ont fait perdre en un jour ! Le peuple idolâtroit encore celui qu'il croyoit son ami , son roi , et le restaurateur de sa liberté sainte. Si tu nous rappelles tout ce que ton cœur a pu souffrir dans ces momens de désordre , dont l'unique principe sont les ruineuses folies de ta cour , si tu nous retrace les tourmens de ton ame affligée des scènes de sang passées sous tes yeux , nous oserons te rappeler aussi tous les excès qui nous excitèrent à venger nos outrages. Nous en avons soufferts mille fois plus que vous tous. Nous oserons te rappeler ce que nous avons fait pour toi , ce que tu nous promis à la face des cieux et de la terre. Le sang de tous

les malheureux massacrés dans la révolution , innocents ou coupables crient vengeance contre tes courtisans. Sans tous les maux occasionnés par les fous despotes qui régnoient plus que toi , la France étoit heureuse , et dans le bonheur , on a la liberté , on n'a pas besoin de la conquérir. Songes à cette armée qui vint entourer nos murs par tes ordres , avec l'appareil de la mort ; songes aux cris d'une foule innombrable de malheureux exposés , foudre , à mourir de faim dans la plus belle ville de notre royaume , tandis que tes gardes versaient à grands flots les vins les plus exquis dans ton palais , en jurant de répandre notre sang pour nous punir , sans doute d'avoir toujours mis notre confiance en toi , de t'avoir chéri comme un Dieu , quand tu ne savais pas même être un homme.

Comme tu le connoissois mal , ce peuple qui vouloit t'élever partout des statues et que tu forçes à les briser aujourd'hui ; qui multiplioit par tout ton image , qui te montrait aux autres rois pour modèle , ah ! Si tu l'avois vu le jour cent fois odieux où la scélératesse de tes conseillers exécrables t'ont forcé de le quitter pour le jeter dans une guerre horrible , sa consternation t'auroit fait frémir. Il te croyoit victime du zèle apparent que tu avois montré pour sa félicité , il répandoit des pleurs ! Moi , foudre , qui ne pleure jamais , je fus navré de douleur , des larmes inondèrent ma vieille face patriotique , et maintenant je suis calme. Tous mes concitoyens sont de même , un reste d'amour pour toi les avoit jetté dans le désespoir. La réflexion te montre à leurs yeux pour ce que tu vas , ils t'attendent de sang froid.

Si tu les avois vu le matin, ton cœur que je ne crois plus sensible, ton cœur que j'avois si souvent exalté pour attirer sur lui tous les feux de la tendresse respectueuse d'un peuple à qui je n'ai cessé de la prêcher, ton cœur auroit sans doute été touché. Si tu les avois vu le soir, leur joye mêlée de rage t'auroit confondu. Le remord qui n'entra peut-être jamais dans l'âme des Rois, auroit dévoré la tienne, elle est Française il suffit! elle en auroit connu les cuisans accès. Aurois-tu vu sans fremir ces mêmes mains, qui se lèverent vers le ciel toutes d'un commun accord pour te jurer une fidélité sans bornes arracher par-tout les emblèmes de ta défunte grandeur. Aurois-tu vu sans être pénétré d'une douleur amère tous ces yeux qui cherchoient sans cesse à rencontrer les tiens, se tourner animés d'une juste indignation vers la demeure où SON AMOUR SEUL t'avoit retenu. Que je te rappelle encore ce que fit pour toi cette nation, qui t'avoit nommé le RESTAURATEUR DE SA LIBERTÉ.

Après avoir pris tous les moyens d'acquitter vos déprédations, vois tous les Français se dépouiller pour te vêtir. Vois jetter dans le creuset nos ornemens, ceux de nos femmes, vois tous ces dons patriotiques offerts pour combler ce puit sans fond creusé par les mains cruelles de tes favoris. Entends ce décret qui te sout 30 millions pour tes menus plaisirs, quatre pour cette femme, qui jouiroit de nous voir dévorer par les loups qui la flattoient; autant pour tes deux frères dont on paye les dettes et les extravagantes folies. Entends celui

qui transmet ta couronne à cette créature innocente, que le bonheur attendoit et qui le suit en vous suivant. Songe au serment auguste que tu violes aujourd'hui... Serment où tu promis de travailler à notre bonheur, et que tu fis en présence de tous les Français réunis Entends encore ces cris flatteurs, de *vive le roi*, pour qui sait les entendre, lorsque tu sortois de nous lire ces lettres tracées par le charlatanisme et la trahison et *qu'on ne te demandoit pas*. Vois ces transparens élevés à ta gloire repétant ces paroles soit disant sacrées, mais que la fourberie seule avoit tracées, vois les gravées sur le bronze pour éterniser ta tendresse, qui depuis!... je marète, foutre, car mon âme est dévorée de chagrin. Et tu nous trompes! et tu nous abandonnes? Les hommes féroces qui t'ont séduit sont bien coupables! en supposant que leur orgueil, que leur avarice, que leur fanatisme abominables leur fit désirer des réformes dans les lois, qu'ils avoient provoquées falloit-il te décider à fuir pour revenir ensuite les armes et le carnage à la main effacer dans notre sang ce que notre ardent amour pour la liberté, nous avoit dicté.

Mais, cruels, il vous faut du sang. Venez, vous en boirez à votre aise si vous le pouvez, nous sommes tous prêts à le répandre. Que tous les rois, que tous les tyrans se liguent, ils apprendront ce que vaut un peuple QUI VEUT ÊTRE LIBRE. Si vous êtes les plus forts, eh! bien, vous ne regnerez que sur des cadavres, et puisqu'il vous en faut, tigres, mangez-en, vous

ne trouverez plus que cette nourriture. Car quelle est la main qui saura vous en préparer d'autres.

ANGLOIS, que j'ai si souvent invités à notre union, verrez-vous de sang-froid des milliers d'esclaves excités contre nous au moment où nous voulions ne plus faire qu'un peuple d'amis et de frères avec vous. Non, foudre, je compte sur vous. Les peuples libres doivent s'entendre contre les despotes.

Amis, sur-tout de la prudence et du sang-froid. Voilà le moment décisif où nous devons montrer à l'univers ce que c'est que le Français ; ou nous devons l'étonner ou REDEVENIR ESCLAVES plus que jamais. La surveillance au-dedans ; notons tous les traîtres pour qu'il ne nous en échappe aucun. Portons tous nos regards sur l'extérieur. Nous sommes chez nous, repoussons-en l'ennemi. Que le tonnerre de la liberté jette dans ces bataillons de vils mercenaires la terreur et la mort. De ce moment dépend le bonheur et le malheur de vingt-cinq millions d'hommes. Notre intrépidité soutenue, encouragée par le nombre et l'honneur, peut nous sauver des griffes des vautours, prêts à fondre sur nous. Notre lâcheté nous couvrirait de déshonneur et d'opprobre, attireroit sur nous les plus grands maux.

Femmes, enfans, vieillards, excitez vos parens, vos amis par votre exemple, soutenez-les par votre courage ; représentez avec force le tableau hideux des horreurs qui vous foudroient pour jamais dans le désespoir.

Epouses chéries, montrez vos flancs fécondés par la tendresse de vos maris, ces flancs où les poignards en-

nemis se plongeroient pour déchirer par lambeaux les fruits d'un amour pur, et vous les verrez brûler du desir de vous sauver de leur fureur.

Soldats, chers camarades, chers amis, prenez la cause de vos frères, de vos défenseurs, vous, qu'opprimoit la bougre de race qui vomit aujourd'hui ses poisons sur nos jours, souvenez-vous que le fer que vous portez est forgé par nous, souvenez-vous qu'il ne doit pas nous percer le sein, souvenez-vous de vos sermens, et montrez aux rois que de simples guerriers ne savent pas les violer.

Onvriers, en tout genre, vous dont les mains fécondent la terre, embélistent ma patrie par leurs travaux, souffririez-vous qu'on détruisît vos ouvrages? Rentrez paisiblement dans vos ateliers; imitez cette assemblée majestueuse, pour laquelle vous devez périr, et qui passa gravement à l'ordre du jour sans se déconcerter; Ramenez la confiance par votre sang-froid, et quand la trompette guerrière vous annoncera l'orage, quittez ces marteaux qui vous font vivre, armez-vous et volez aux combats; il s'agit de vivre LIBRES ou de mourir. Etonnons nos ennemis d'avance par le calme, et qu'il soit dit que la paix n'étoit troublée chez nous que par leur présence. Respectons sur-tout les propriétés. De l'union, du courage, des sacrifices s'il en faut; voilà ce qui nous rendra vraiment grands, vraiment puissans; vraiment terribles comme nous allons l'être.

O! mes amis, vous députés que nous estimons, jamais, non jamais! foutez, vous ne m'avez paru plus

estimables que dans ce jour de trahison. La France, à votre exemple, va se roidir contre la tyrannie. Nous devons tous vous défendre, vous soutenir au péril de nos jours. Ne craignez rien pour les vôtres, ils sont dans les mains de vos amis. Et vous, insensés ennemis, écrivailleurs infâmes, sur qui j'ai foutus si souvent la fange du mépris, taisez-vous, foutez, et que le jour où le soleil de la liberté va luire plus chaud, plus brillant que jamais, ne soit pas enlaidit, attristé par les croismens des crapauds. Toi, Duchêne, affronte tout, brave tout pour ta patrie. Si le bras d'un scélérat t'immole, tu diras en expirant : *je meurs content, je meurs libre.*

Demain il paroîtra encore une lettre; dans ce moment les écrivains patriotes doivent doubler de zèle et faire trembler les jeanfoutres d'aristocrates.

Les clubs de Jacobins et de Quatre-vingt-neuf sont réunis.

M. la Fayette est reconcilié avec les Lamerh. Braves citoyens, étouffons nos haines pour ne songer qu'à la patrie !

Signé, le plus véritable des véritables Père
 DUCHÊNE, Md. de fourneaux.



